IMAGES



IL Y A UN AN...

les Américains entraient en guerre

Il y a un an, les Etats-Unis entraient en guerre aux côtés des Nations Unies. On sait la part de plus en plus importante prise par les troupes américaines dans les opérations militaires sur les différents théâtres de combat. Au cours d'une cérémonie commémorant le 56ème anniversaire de l'inauguration de la statue de la Liberté, la torche qu'elle brandit, temporairement éteinte en raison de la guerre, fut rallumée pendant quelques instants.

No. 692 — LE CAIRE (EGYPTE) — 12 DECEMBRE 1942

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

20 millièmes
En PALESTINE : 25 mils
En SYRIE & LIBAN : 25 piastres

Nos lecteurs écrivent...

Cœur sensible

Je suis très malheureuse. J'ai 19 ans et j'adore un jeune homme qui dit m'aimer mais qui ne me le prouve jamais. Nous nous connaissons depuis trois ans. Mais jusqu'à présent nous n'avons jamais parlé mariage. Je sais qu'il voudrait m'épouser, mais il craint ses parents, et surtout son père qui est très sévère avec lui. Celui-ci n'accepterait jamais de laisser son fils m'épouser. Que dois-je faire pour les fléchir ? D'autre part, il y a plusieurs jeunes gens qui me courtisent tout en sachant que je flirte avec lui. J'aime sortir, danser, m'amuser et suis très gaie de caractère. Comme je suis jolie et pas trop bête, tous les hommes me font la cour. Ce qui rend jaloux celui que j'aime et je souffre de le faire souffrir malgré moi. Cher Horatius, conseillez-moi, car il m'est très difficile de vivre ainsi. Mon plus cher désir est de l'épouser malgré tout.

● *Pourquoi chercher à vous marier contre le gré des parents de celui que vous aimez ? Vous ne pourriez avoir qu'ennuis et tourments, à moins que votre ami jouisse d'une indépendance matérielle suffisante pour assurer les frais d'un foyer. Dans le cas contraire, je vous conseillerai de ne pas insister.*

« Comme vous êtes jolie et pas trop bête », ainsi que vous le dites, vous ne tarderez pas à rencontrer celui que rien n'empêchera de vous épouser et avec lequel vous connaîtrez une existence sereine.

Monte-Carlo

Agé de 22 ans, je suis tombé amoureux d'une femme de huit ans mon aînée. Je compte l'épouser plus tard, quand mes moyens me le permettront. Pour le moment elle vit avec son mari et ses enfants, mais elle est disposée à quitter son mari à n'importe quel moment, car ils sont en désaccord. Que me conseillez-vous de faire, Horatius ?

● *Une seule chose, cher ami : vous détourner complètement de cette aventure qui ne pourra que vous être néfaste. Vous rendez-vous compte de votre existence avec toute une famille sur le dos et une femme plus âgée que vous de plusieurs années ! Rompez absolument et dans le plus bref délai.*

Cœurs blessés (Istanbul)

● *Je ne vois qu'une solution à votre cas : attendre. Pour le moment patientez et n'essayez en rien de contrecarrer vos parents qui sont actuellement dans le vrai. Si, plus tard, votre amour pour cette jeune fille ne s'est pas attiédi et que, de son côté, elle est disposée à vous épouser, rien ne pourra empêcher votre union qui se présente apparemment, à part votre jeune âge à tous deux, sous un jour très favorable. Prenez donc votre mal en patience et laissez passer les jours.*

Mercédès (Beyrouth)

L'être à un moment donné
A besoin d'épancher
Son pauvre cœur égaré.
Et c'est vers vous, pleine de confiance,
Que je confie mes plaintes et mes espérances.
Que vos conseils bienfaiteurs
Puissent faire le bonheur
De tant de pauvres cœurs !

● *Ce n'est certainement pas là du Musset, mais je comprends très bien ce que vous avez voulu dire, et les confidences que vous me faites sont bien de votre âge. Mais tranquillisez-vous. Ce militaire vous aime certainement et ne tardera pas à revenir vers vous. Continuez à lui écrire et espérez en votre destinée.*

Joyce

● *La question de religion différente est trop délicate pour que je puisse la traiter ici, mais il me semble que si c'est là le seul point noir de la question, vous pourriez vous en référer à des personnes d'expérience de votre entourage qui pourront vous conseiller beaucoup mieux que moi.*

HORATIUS

IMAGES

Hebdomadaire paraissant le samedi
Publié par la Maison d'Edition, « Al Hilal »
E. & C. ZAIDAN
Directeurs-Propriétaires

Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel. Tél. 27412.

ABONNEMENTS

Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... P.T. 100
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 130
Autres pays .... P.T. 160
Adresse : Poste Centrale - Le Caire

L'ÉCRAN de la Semaine

Avec Staline

par M. WENDELL WILLKIE

Comme j'entrai dans son bureau, M. Staline se leva de la chaise qu'il occupait au bout d'une longue table pour conférence et s'avança à ma rencontre. Il portait son costume habituel à coupe militaire : tunique grise et bottes noires.

Pendant qu'il me serrait la main, il dit : « Rad vas videt gospadin Willkie » (Je suis très heureux de vous voir, Monsieur Willkie). Je répondis : « Je suis charmé de vous voir, Monsieur Staline. »

J'ai compris clairement, dès le premier instant, que M. Staline ne considérait pas ma venue comme une visite de courtoisie, mais qu'il comptait saisir cette occasion pour engager une franche conversation d'homme à homme, ayant pour sujet la guerre, et tous les problèmes qui ont préoccupé les Nations Unies aussi bien en temps de guerre qu'en temps de paix.

Notre conversation eut lieu autour d'une table entourée de six chaises en cuir. Staline était assis au bout : Molotov était à sa droite, et moi-même, avec un interprète, à sa gauche.

Staline alluma sa pipe, opération qu'il devait entreprendre un bon nombre de fois au cours de notre entretien.

Derrière moi, un bureau massif, sur lequel travaille sans doute M. Staline lorsqu'il est seul. J'ai remarqué que des dossiers étaient empilés sur ce bureau et en couvraient presque toute la surface.

Les murs étaient recouverts de grands panneaux en bois qui montaient presque jusqu'au plafond. Au-dessus, les murs étaient peints en jaune et couverts de dessins, dont l'un représentait Lénine.

Dans un coin, une énorme mappemonde en relief. Quoique spacieux, le cabinet de travail de Staline ne dénote aucune prétention.

Tout d'abord, M. Staline me demanda des détails sur mon voyage. Je lui dis que la situation militaire en Egypte était bien meilleure que je ne l'avais cru ; que récemment, les Britanniques avaient asséné à Rommel des coups très durs ; et que dans tout le Moyen-Orient, la position des Alliés s'était considérablement consolidée.

Abordant le côté « touristique » de mon voyage, je lui dis que j'avais beaucoup aimé mes déplacements en avion, ajoutant que lorsqu'on voyage par la voie des airs, alors seulement on saisit la petitesse de l'œuvre humaine.

— Ah ! vous êtes philosophe ! dit M. Staline avec des yeux brillants.

La plus grande partie de la conversation roula sur des sujets militaires, qui exigent le secret le plus absolu. Je puis cependant déclarer que M. Staline a donné des réponses absolument franches, compréhensives, satisfaisantes, à toutes les questions que je lui ai posées.

Il déclara que Hitler, en s'emparant des régions méridionales de la Russie, jusqu'à la Volga, avait porté un coup terrible à l'Union Soviétique. Mais il ne laissa aucun doute dans mon esprit quant à la puissance de la Russie et à sa ferme détermination de résister à l'Allemagne au pied de chaque arbre, de chaque versant de colline, devant chaque pont, dans chaque rue, jusqu'au moment où les Nations Unies parviendront à détruire la machine de guerre de Hitler.

Staline a fait, au cours de l'entretien, un appel très convaincant aux Nations Unies, leur demandant de mettre le moindre atome de leur énergie dans l'effort de guerre, avec la plus grande rapidité possible. Avec de la volonté, dit-il, les obstacles qui apparaissent le plus infranchissables peuvent être surmontés.

Je dis à M. Staline que j'étais impatient de rentrer en Amérique pour dire à mes compatriotes ce que j'avais vu du grand combat que la Russie mène, tant sur le front qu'à l'arrière. Je fus particulièrement impressionné par l'abnégation et la volonté de travail que j'ai constatées partout, de la part des femmes, dans les usines, dans les hôpitaux, dans les fermes et dans les transports.

Alors M. Staline me regarda comme on regarde un vieil ami et me dit :

— M. Willkie, me permettez-vous de vous faire une suggestion ?

— Certainement, répondis-je.

— Eh bien, dit-il, racontez à l'Amérique tout ce que vous avez vu ici. Dites aux Américains, si vous voulez, que nous avons besoin de tous les produits qui sont débités par leurs grands établissements industriels. Nous vous en serons grandement reconnaissants.

A chaque minute qui passait, je sentais grandir en moi l'impression de clarté et de franchise qui se dégage des moindres propos de Staline. Il aborde toujours un sujet de front et dit exactement sa façon de penser, sans hésitation et sans réticence.

Pendant qu'il parlait — naturellement la conversation se déroula par le truchement d'un interprète — il me regardait droit dans les yeux ; et lorsque je lui adressais la parole, il tendait une oreille très attentive, bien qu'il n'entendît pas l'anglais.

Staline m'apparut en parfaite santé et en excellente forme, bien qu'il travaille dur et qu'il porte le poids d'une responsabilité écrasante.

Cette guerre a eu pour résultat de mettre quelques fils d'argent dans sa chevelure noire, mais elle a en même temps trempé encore plus son cœur d'acier, qui lutte sans relâche contre la tyrannie fasciste.

Paix séparée

EN 1917

De diverses sources, on laisse entendre que certains milieux d'Italie, désireux de mettre fin à une guerre qui n'a apporté à leur pays que deuils et déceptions, envisagent l'éventualité d'une paix séparée avec les Alliés. Au cours de la dernière guerre, l'Autriche-Hongrie, qui assumait dans le bloc ennemi le rôle de parent pauvre joué aujourd'hui par l'Italie, avait essayé par des contacts officieux avec les Alliés de négocier une paix séparée. On connaît les personnages qui prirent part à cette tentative, dont l'animateur, le prince Sixte de Bourbon-Parme, a consigné l'histoire dans un beau livre. D'autres écrivains après lui ont repris le sujet. Tant de littérature n'a cependant pas fait la lumière complète sur ces négociations et sur les raisons, surtout, de leur échec. Que de part et d'autre, en tout cas, la déception ressentie en ait été amère, il suffit pour en juger de se rappeler la polémique entre le Tigre et le ministre de la Double-Monarchie : « Le comte Czernin a menti ».

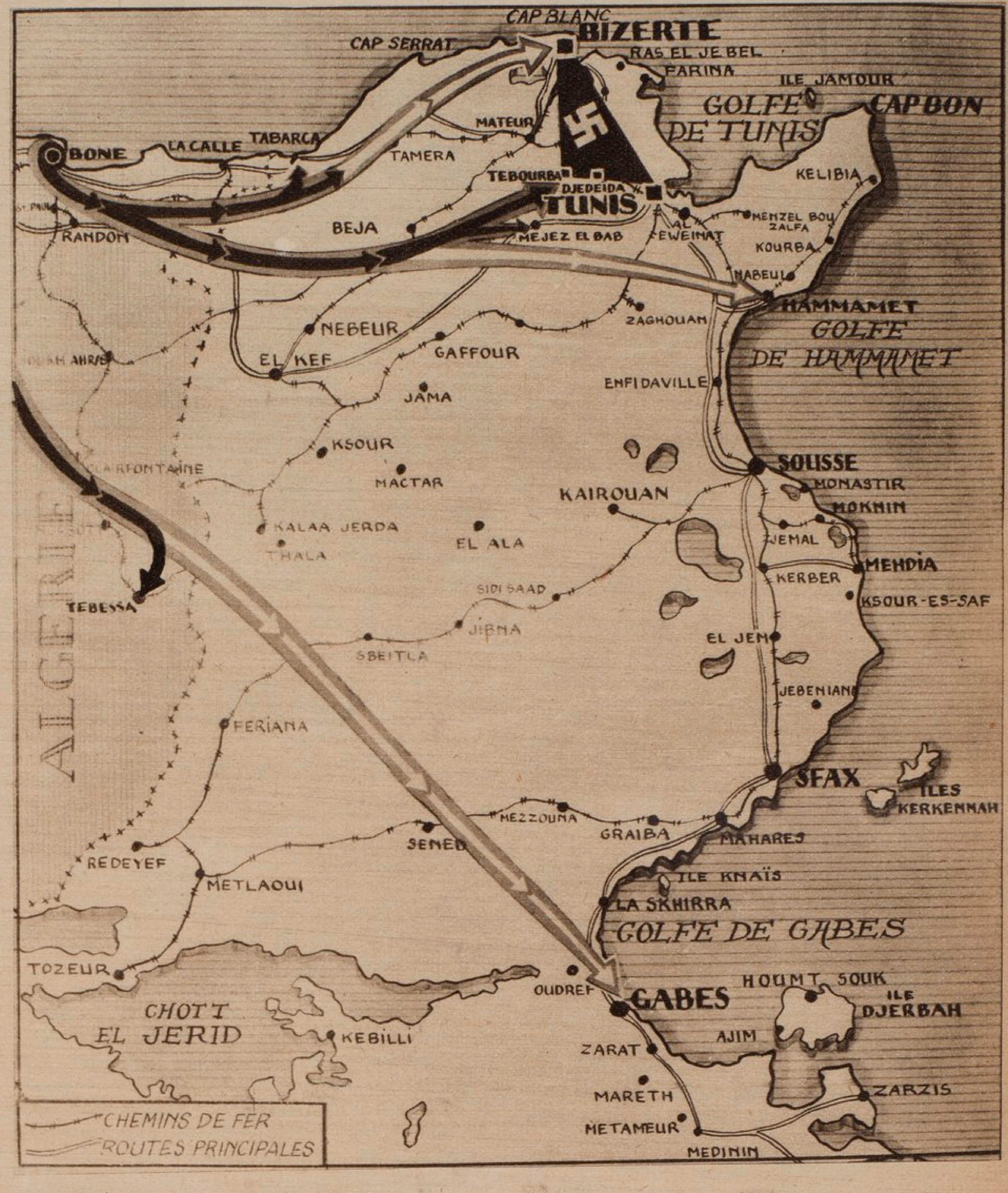
Sur quelles bases la paix envisagée par l'empereur Charles pouvait-elle se faire ? On possède depuis peu de temps un document capital sur la question. Il fut trouvé dans les papiers laissés à sa mort par le prince Sixte, beau-frère de Charles, frère de l'actuelle impératrice Zita (dont le fils Otto, prétendant au trône d'Autriche, a fait pendant cette guerre de retentissantes déclarations aux Autrichiens). Ce document est la lettre adressée de Laxenbourg le 24 mars 1917 par l'empereur à son beau-frère. En voici les extraits principaux :

Mon cher Sixte,

La fin de la troisième année de guerre qui a apporté tant de deuils et de douleur dans le monde approche. Tous les peuples de mon Empire sont unis plus étroitement que jamais dans la volonté commune de sauvegarder la monarchie au prix même des plus lourds sacrifices... La France a montré de son côté une force de résistance et un élan magnifiques. Aussi, m'est-il particulièrement agréable de voir que, bien que momentanément adversaires, aucune divergence de vues ou d'aspirations ne sépare mon Empire de la France... Pour manifester d'une façon précise mon sentiment, je te prie de transmettre secrètement et inofficiellement à M. Poincaré, président de la République française, que j'appuierai par tous les moyens et en usant de mon influence personnelle auprès de mes alliés, les justes revendications françaises relatives à l'Alsace-Lorraine.

Charles poursuivait que tant la Belgique que la Serbie devraient être rétablies dans leur pleine souveraineté et demandait enfin à son beau-frère de lui faire connaître « l'opinion de la France et de l'Angleterre ».

Le secret ne put être gardé. Président constitutionnel, M. Poincaré mit ses ministres au courant, ce qui torpilla la négociation. En effet, l'Italie, prévenue, s'opposa naturellement à une paix qui laissait à l'Autriche le Tyrol italien, l'Illyrie, l'Istrie et les régions qu'elle revendiquait. Sixte de Bourbon et Charles d'Autriche espéraient non seulement « mettre un terme aux souffrances de tant de millions d'hommes », mais encore éviter « à tout jamais le retour d'un état de guerre pour lequel, disait l'empereur, aucune responsabilité ne peut m'incomber ». Hélas ! Vingt-cinq ans après leur vœu, le monde est de nouveau en guerre. *Pax hominibus bonæ voluntatis.*



Pour comprendre

LES OPÉRATIONS EN TUNISIE

Lorsque les Anglo-Saxons débarquèrent soudainement au Maroc et en Algérie, et que la Huitième Armée britannique rejeta les forces de Rommel au delà de la frontière égyptienne, l'Axe sentit le danger qui menaçait sa position en Méditerranée. Il prit aussitôt la décision de devancer les Anglo-Saxons en Tunisie et de tenter de les y arrêter. C'est ainsi que des forces germano-italiennes furent envoyées en hâte dans la zone comprise entre ce qu'on appelle « les deux cornes de la Tunisie », c'est-à-dire entre le cap Bon et Bizerte. Cette place forte maritime ainsi que Tunis, la capitale du pays, furent occupées par les Axistes, après une faible résistance de la part de la garnison française, très réduite d'ailleurs. Pendant ce temps, les Anglo-Saxons, auxquels s'étaient ralliées les troupes françaises de l'Afrique du Nord, se préparaient à avancer de l'Algérie vers la Tunisie. Leurs premiers objectifs étaient précisément les mêmes que ceux que les Germano-Italiens venaient d'occuper : Tunis et Bizerte.

D'Algérie, trois colonnes se mettent en marche : la première employant la route côtière, de Bône à Bizerte ; la seconde venant également de Bône, mais s'avançant à l'intérieur du pays vers le port de Hammamat, au sud-est de Tunis ; et la troisième partant de Constantine et poussant au cœur de la Tunisie vers le port de Gabès, au sud-est. Cette troisième colonne, qui serait, d'après les dépêches, composée de troupes françaises sous les ordres du général Giraud, comprenant une partie des garnisons d'Algérie et de celles de Tunisie, a pour mission de couper la route aux Germano-Italiens.

Quant aux deux premières colonnes, leur but est de chasseur les Allemands et les Italiens de la Tunisie du Nord, notamment de Tunis et de Bizerte. La première de ces deux colonnes s'est dirigée directement sur Bizerte pour l'investir et l'isoler de Tunis, en faisant sa jonction avec la deuxième colonne, dont une partie remonterait du sud après avoir parcouru une courbe de Bône à Tebourba. La deuxième partie de cette même colonne pousserait en avant pour investir Tunis et l'isoler à la fois de Bizerte et de la zone du sud. Les Germano-Italiens, pour éviter l'encerclement des deux villes, contre-attaquèrent et se portèrent au-devant des Américains et des Britanniques. Le front revêtit de ce fait la forme d'un triangle allant de Bizerte vers Tebourba, au sud, et de là vers Tunis, à l'est.

La deuxième colonne alliée, après avoir traversé une contrée fort accidentée, remonta vers le nord, occupa Medjez-el-Bab, au sud de Tebourba, et poussa vers Djedeida, plus à l'est, sur la route de Tunis. C'est là que les troupes anglo-américaines se heurtèrent à la résistance des Axistes, qui jouent dans ce triangle leur dernière carte.

En attendant, la troisième colonne alliée menace les troupes germano-italiennes qui viendraient à débarquer dans le golfe de Gabès ou à passer de Tripolitaine en Tunisie.

Le terrain où se déroulent les opérations du « triangle Tunis-Bizerte-Tebourba » est très accidenté. Montagnes, collines, escarpements, forêts, sables, champs de culture rendent malaisés les mouvements des troupes motorisées et empêchent la formation d'un front unique et déterminé.



UN CHARMEUR DE SERPENTS

Ayant vécu aux Indes jusqu'à l'âge de neuf ans, ce soldat britannique apprit tout enfant l'art de charmer les serpents. Aussi, arrivé dans le désert, ne tarda-t-il pas à exercer ses talents devant ses camarades émerveillés.

Révolution

DANS LA TACTIQUE AÉRIENNE

Dans le Pacifique, une révolution dans la tactique aérienne a eu lieu au cours des recents combats. Les forteresses volantes laissent maintenant tomber leurs bombes d'une altitude de 60 mètres seulement.

Depuis le début de la guerre, les Boeing B.17 avaient coutume de voler de 6.000 à 10.000 mètres d'altitude. Des bombardements effectués à une telle hauteur n'atteignaient pas toujours leurs objectifs.

La raison en est très simple, car les objectifs du Pacifique sont des navires. Ils constituent en eux-mêmes de bonnes cibles mais ils peuvent, par une manœuvre habile, éviter les bombes, au cours des 27 secondes et demie qu'elles mettent à tomber de 6.000 mètres d'altitude.

Les photographies de la bataille navale de la mer du Corail montrent des porte-avions japonais laissant un sillage très accentué, des destroyers tissant des dessins en forme de huit et d'autres bateaux filant d'un côté ou de l'autre pour éviter les bombes qui tombaient à l'eau sans causer de dégâts.

Les forteresses volantes marquèrent bien quelques coups directs sur les unités de la flotte d'invasion, au large de Luzon et de Java, mais la plupart du temps, elles manquèrent leur but.

Le capitaine de corvette John Thach se plaignit récemment à une conférence de presse, tenue au Département de la Marine américaine, de ce que, « au cours de cette guerre, aucun navire important n'avait été coulé à la suite d'un bombardement horizontal. Les bombardiers à long rayon d'action étaient pratiquement inutiles dans la bataille ».

Depuis quelque temps, la marine américaine n'a plus de raisons de se plaindre des aviateurs de l'armée. Car, au large de Guadalcanar et d'Espiritu Santo, le major général Millard Harmon faisait voler ses appareils presque au niveau de l'eau pour attaquer les navires japonais. Quotidiennement, les communiqués du général MacArthur mentionnaient que des forteresses volantes avaient bombardé, à basse altitude, des concentrations de navires japonais au nord des îles Salomon.

Pendant 24 jours, les appareils de MacArthur appuyèrent de leurs bombardements les opérations de Guadalcanar. Un matin, des forteresses volantes attaquèrent Rabaul, coulant ou endommageant sérieusement dix navires ennemis. Il était plus facile d'homologuer des victoires obtenues de 60 à 1.500 mètres, que des coups portés à 10.000 mètres d'altitude.

Ces exploits des forteresses volantes ne signifient pas l'abandon des bombardements de précision de haute altitude, pratiqués avec tant de succès, au cours des raids diurnes sur l'Europe. Les forteresses volantes ont été adaptées à d'autres missions dans le Pacifique sud, où les Japonais ne possèdent pas d'objectifs militaires terrestres d'importance.

Deux arrestations

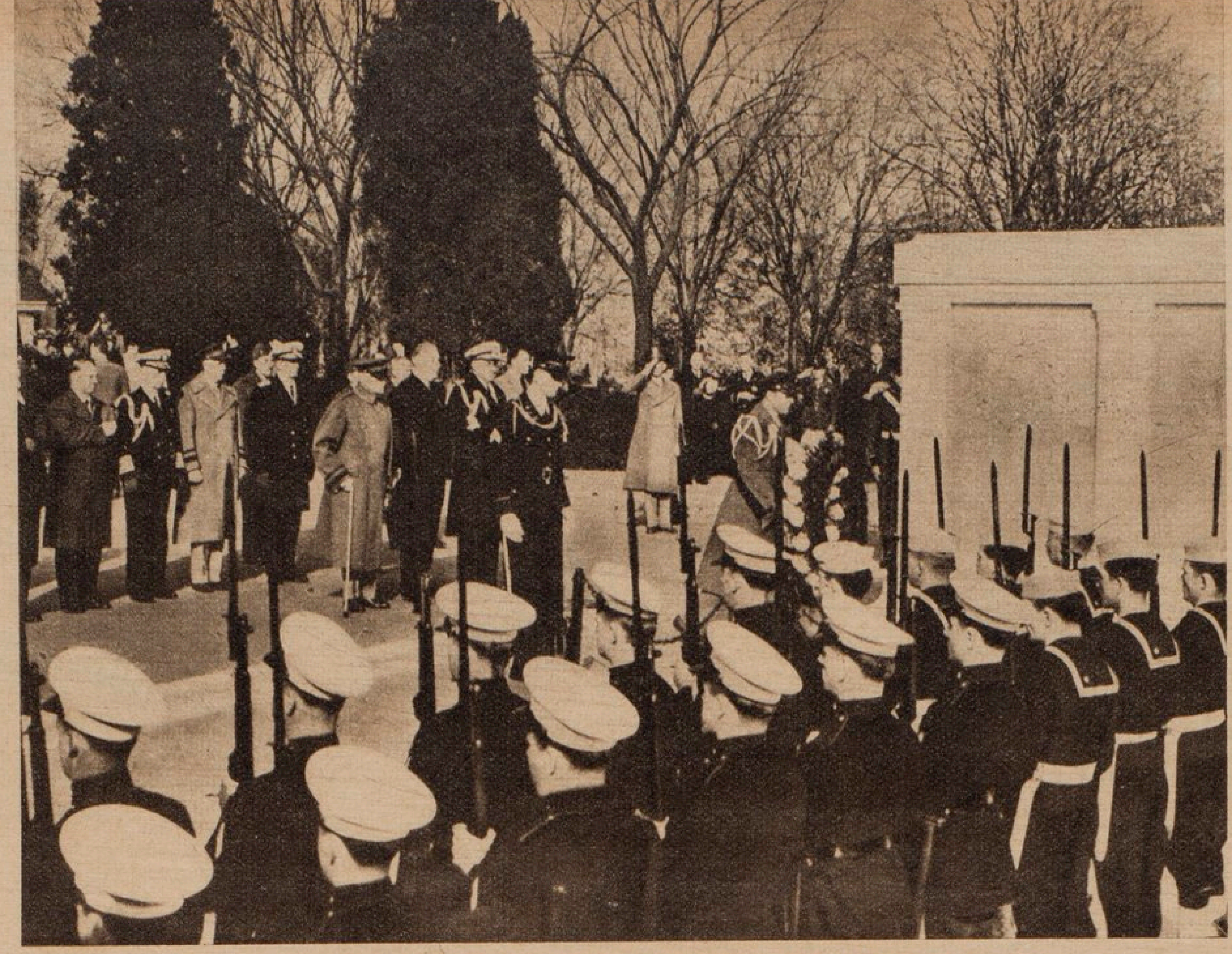
EN FRANCE

Les nouvelles de France nous apprennent que les Allemands ont arrêté M. François de Tessan parmi d'autres. Les nazis avaient, il y a quelque temps, arrêté M. Pierre Viénot. L'un et l'autre, qui furent sous-secrétaires d'Etat aux Affaires Etrangères, avaient laissé, de leur passage au Quai d'Orsay, des souvenirs se rattachant directement à l'évolution des rapports entre l'Orient et l'Occident, à la veille de la guerre.

M. de Tessan fit partie de la Délégation française qui participa à la conférence de Montreux, conférence qui aboutit, comme on le sait, à l'abolition des Capitulations en Egypte. Le délégué de la France discuta âprement les conditions dans lesquelles la France allait se désister des privilèges séculaires dont elle jouissait en Egypte sans que ses intérêts en fussent lésés. Mais M. de Tessan, qui eut des conversations orageuses avec les délégués égyptiens, n'en laissa pas moins, chez ces derniers, le souvenir d'un parfait gentleman et d'un diplomate avisé.

Quant à M. Pierre Viénot, il fut, avec M. Yvon Delbos, alors ministre des Affaires Etrangères, l'artisan du traité franco-syrien et du traité franco-libanais, qui devaient mettre fin, dans le Levant, à une situation ambiguë et intenable. Il eut à lutter sans répit contre les politiciens pour qui une concession libérale de la part de la France à l'égard des pays dont elle assumait la tutelle équivalait à une abdication et était une preuve de faiblesse. On sait que les deux traités entre la France et les Etats du Levant (Liban et Syrie) furent approuvés par les Parlements de Beyrouth et de Damas, mais rejetés par le Parlement français. Et on sait aussi que le prestige de la France en fut quelque peu affecté en Orient.

La reconnaissance de l'indépendance de la Syrie et du Liban par la France Combattante n'est qu'un retour à la politique de Pierre Viénot.



ROOSEVELT ACCLAME LA FRANCE COMBATTANTE

Après avoir déposé une couronne sur la tombe du Soldat Inconnu en commémoration du jour de l'Armistice, le président Roosevelt prit la parole au cimetière national d'Arlington. Au cours de cette allocution, il exprima sa sympathie à l'égard des combattants de France ralliés aux Nations Unies dans une guerre qui aboutira à la défaite « inévitable » de l'Axe. L'aide de camp du Président dépose une couronne sur la tombe du Soldat Inconnu.

Le secret

DU MOSQUITO

Les autorités de l'Aéronautique anglaise viennent d'autoriser pour la première fois la description d'un nouveau et surprenant modèle d'avion, le bombardier de reconnaissance bimoteur Mosquito, qui a déjà opéré au-dessus du territoire allemand.

Il y a quelque temps, alors que le nom même de ce nouveau bombardier ultra-rapide était encore un secret bien gardé, un Mosquito s'abattit dans la mer. Des vedettes de grande vitesse et des unités de la marine furent dépêchées sur les lieux et patrouillèrent la mer sur plusieurs kilomètres afin de ne laisser aucune partie de l'appareil tomber entre les mains de l'ennemi.

En raison de sa construction en bois, des pièces pouvaient être retrouvées par les Allemands et révéler ainsi un des traits les plus importants de la structure de l'appareil.

Il est également permis de divulguer maintenant que ce nouveau type est construit en Angleterre et dans d'autres parties de l'Empire par la Compagnie de Havilland, qu'il est mû par deux moteurs Rolls-Royce et, chose tout à fait curieuse, qu'il est fait en majeure partie en bois.

De nombreux essais furent effectués avant que le bois ne fût adopté pour sa construction. Dans certains cas, les appareils de ce genre se révélèrent être moins vulnérables au feu du tir que les avions construits en métal. Cela est dû au fait que certaines parties en bois, de dimensions plus larges, peuvent être plus facilement transpercées plutôt que brisées par les balles.

Une des particularités les plus intéressantes de ce nouveau type d'avion est qu'en plus de sa grande vitesse dans les fortes altitudes, il est plus maniable encore que l'avion ordinaire pour les acrobaties aériennes, ce qui est très important dans les engagements.

Le Mosquito a été employé depuis quelque temps surtout comme bombardier de reconnaissance. Voici quelques-unes de ses caractéristiques techniques : son armement offensif consiste en quatre canons de 20 mm. et quatre mitrailleuses ; le train d'atterrissage avant et la roue du gouvernail sont « escamotables » ; enfin, il possède trois hélices.

Il y avait une fois un tailleur très astucieux, qui pour rien au monde n'aurait éconduit un client sans lui vendre la marchandise demandée. Un jour, un homme lui demanda s'il avait des pantalons pour unijambiste.

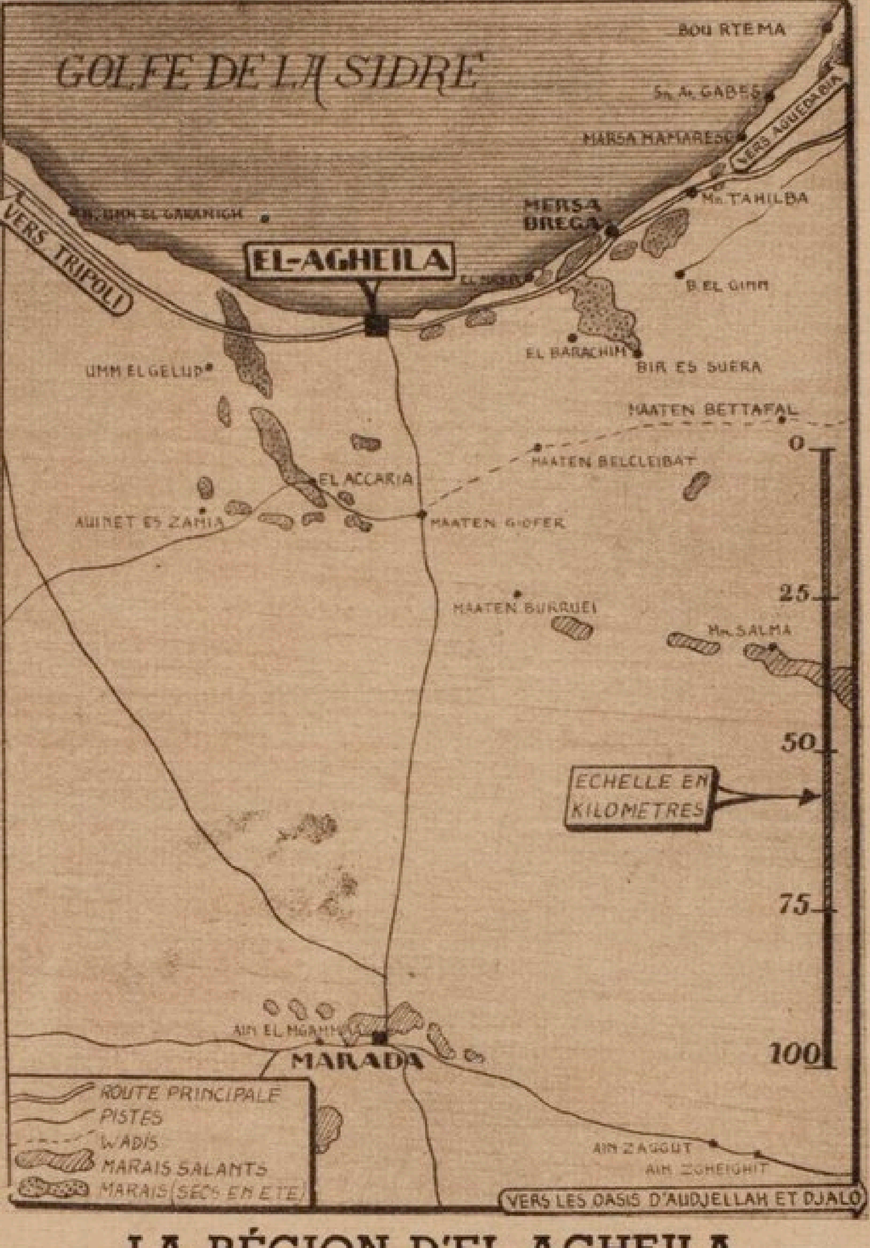
— Certainement, répondit le commerçant sans se démonter. Quel genre de pantalons désirez-vous ?

— Des pantalons d'habit de soirée. Donnez-moi ceux de meilleure qualité.

Le tailleur disparut un instant dans son arrière-boutique. Il coupa la jambe droite d'un pantalon, fit un ourlet à la hâte et, quelques minutes plus tard, présenta fièrement la marchandise au client. Celui-ci l'examina soigneusement et demanda le prix.

— Très bien, dit-il lorsque le tailleur lui fit connaître ses prétentions, donnez-m'en deux paires sans jambe gauche.

(The Tatler)



LA RÉGION D'EL AGHEILA

El Agheila, où une grande bataille est sur le point de se dérouler, est la première localité habitée de la Tripolitaine, au delà de la frontière de Cyrénaïque. Elle est située au bord de la mer, au fond du golfe de la Grande Syrte, à 802 kilomètres à l'est de la ville de Tripoli. Depuis le commencement des hostilités avec l'Italie, El Agheila fut évacuée de ses habitants civils et affectée à l'armée. La région environnante se prête à une résistance armée. C'est de là que les troupes de l'Axe ont repris leur offensive, deux fois de suite, lorsque les Britanniques s'emparèrent de Benghazi, en 1940 et 1941.

Roosevelt

REÇOIT LA PRESSE

Chacun sait l'importance des conférences de presse que tient à la Maison-Blanche M. Roosevelt, président des Etats-Unis d'Amérique. Beaucoup plus régulièrement que par les débats parlementaires ou les communiqués officiels, l'opinion publique est informée des grands événements en cours par cette conversation à bâtons rompus entre le Président et les journalistes.

Depuis bientôt neuf ans qu'il est au pouvoir, M. Roosevelt les reçoit deux fois par semaine : le jeudi à 4 heures de l'après-midi et le vendredi, dans la matinée à 10 h. 30. Pendant la guerre mondiale, le prédécesseur de M. Roosevelt, M. Wilson, avait cru devoir interrompre ces entrevues. Une grande pression est exercée sur le Président actuel, depuis l'ouverture des hostilités avec le Japon, pour qu'il abandonne lui aussi une pratique qui lui est chère. Les fonctionnaires responsables de l'administration estiment, en effet, que dans ses conversations avec les journalistes, le Président peut inconsciemment fournir des renseignements qu'il serait opportun de censurer.

Les précautions que l'on prend paraissent cependant adéquates, tant pour le contrôle des journalistes admis à interviewer le Président que pour éviter des fuites, des indiscrétions ou des erreurs. Un double filtrage des représentants de la presse est en effet opéré. Le premier est exercé à l'entrée même de la Maison-Blanche par des agents de la garde du Président. Ces messieurs et ces dames — car plusieurs journalistes femmes assistent aux réunions, et ce ne sont pas les moins bavardes — doivent montrer patte blanche, c'est-à-dire leur carte individuelle, avec photographie d'identité et signature. Ils sont ensuite introduits dans une immense salle d'attente, qui retentit bientôt du bruit de leur conversation et où d'immenses nuages de fumée de tabac rendent l'atmosphère irrespirable. C'est généralement à l'instant précis où les conversations prennent l'octave aiguë et deviennent le plus intéressantes que l'audience du Président est annoncée.

On sait que M. Roosevelt aime les journalistes. Sa longue carrière, au surplus, l'a entraîné à répondre avec rapidité aux questions les plus imprévues. Chose curieuse pourtant — et qui le rapproche des grands acteurs — il a toujours le trac avant de commencer. Tant que les journalistes n'ont pas été introduits en sa présence, le Président est nerveux. Il fume cigarette sur cigarette, s'agite, se retourne, compulse ses notes. Cette nervosité ne dure pas. La porte est à peine ouverte que le Premier américain est déjà détendu. Il est confortablement calé dans son fauteuil derrière sa table. Sur un divan, à ses côtés, se tiennent trois ou quatre fonctionnaires, dont un secrétaire de la Présidence. Les journalistes qui ont encore montré patte blanche au seuil de sa porte — deuxième filtrage — passent à l'attaque. Les questions fusent. Tour à tour grave ou badin, souriant ou ému, le Président fait front à l'indiscrétion des journalistes. Il se tourne parfois vers un des collaborateurs assis à ses côtés, échange un mot avec lui ou lui lance un regard. A l'attitude du Président, les journalistes prennent la température politique. Et quand leur indiscrétion est satisfaite, il s'en trouve un parmi eux pour prendre l'initiative de lever la séance : « Thank you, Mr. President. » Dislocation. C'est le rush vers les téléphones du secrétariat.

DES CASQUES ABANDONNÉS A LEUR SORT...

Au cours de leur retraite vers l'ouest, les troupes axistes ont laissé leurs casques que l'on a trouvés gisants dans les rues de Benghazi. Le spectacle ne manque pas d'imprévu...



LA VERITÉ sur le Japon

Il y a un an, le 7 décembre 1941, le Japon commençait la mise à exécution de ses plans longuement mûris pour la conquête du Pacifique et de l'Asie. L'attaque traîtresse contre Pearl Harbour ayant donné les résultats escomptés, l'armée et la flotte nippones, appuyées par l'aviation, purent déloger les forces des Nations Unies de leurs positions en Chine, aux Philippines, en Malaisie, en Birmanie et dans les Indes Néerlandaises. Quelques mois ne s'étaient pas écoulés, qu'une grave menace pesait sur les Indes d'une part et sur l'Australie de l'autre. La « guerre de suicide » s'avérait être une blitzkrieg victorieuse. Le soldat et le matériel nippons, jusqu'alors sous-estimés, avaient résisté à l'épreuve du feu. Force fut au haut commandement allié de reviser ses plans et d'opposer à cette force une force égale, puis supérieure. C'est ainsi que les corps expéditionnaires japonais, qui avaient volé de victoire en victoire, furent bloqués pendant de longs mois et même délogés de certains de leurs territoires.

A l'occasion du premier anniversaire de l'agression japonaise, nous examinerons d'un point de vue réaliste la situation économique actuelle du Japon, cette situation étant un des facteurs principaux qui influenceront les opérations militaires sur ce théâtre de guerre. Nous ne craindrons pas de conclure que le Japon est devenu, grâce surtout à ses longs préparatifs et à ses récentes conquêtes, une puissance économique de premier ordre. Pour l'abattre, il ne faut plus compter sur un effondrement intérieur provenant de l'épuisement de ses réserves, mais sur une action militaire menée avec la plus grande énergie.

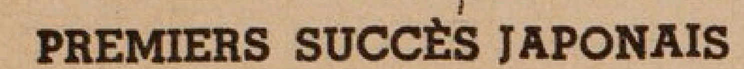
Les éléments essentiels de notre article sont tirés d'une excellente étude de Lawrence K. Rosinger, publiée sous les auspices de la Foreign Policy Association, Incorporated, New-York.



PRISONNIERS JAPONAIS AUX ILES SALOMON

Tous les jours, quantité de soldats japonais tombent, au cours des combats dans les îles Salomon, entre les mains des troupes américaines à Guadalcanar. Voici un groupe de prisonniers nippons se découvrant au cours de l'appel quotidien dans l'île.

PREMIERS SUCCÈS JAPONAIS



De ce que l'économie américaine est de loin supérieure à l'économie nippone, on s'était empressé de conclure, l'année dernière, que le Japon allait à sa ruine dans son attaque contre les Etats-Unis d'Amérique.

On avait soutenu que le Japon était tellement affaibli par la guerre de Chine, qu'il ne constituait plus une menace pour une grande puissance. En réalité, on n'avait pas estimé à leur échelle réelle les chiffres de la production japonaise.

L'opinion publique n'avait pas compris, par ailleurs, que les guerres sont menées avec les hommes et l'équipement disponibles à un moment et en un lieu donnés, et non avec ce qu'on pourrait réunir à une date ultérieure. Le 7 décembre 1941, les ressources et la production japonaises étaient de loin inférieures à celles des Etats-Unis, mais ses troupes et son matériel **disponibles** étaient supérieurs. Cet avantage fut doublé d'une stratégie d'attaque-surprise qui avait d'autant plus de chance de réussir que le Japon était de plusieurs milliers de kilomètres plus rapproché du théâtre de la guerre que l'Angleterre et les Etats-Unis. En résumé, les Nations Unies opposaient à la guerre « actuelle » du Japon une guerre « potentielle ».

Aujourd'hui, la surprise est passée, les Etats-Unis ont transformé leur économie en économie de guerre. Mais il faut se garder de conclure que l'Amérique aura raison du Japon, simplement parce que sa capacité de production est supérieure. Un tel avantage ne peut être décisif que s'il est exploité convenablement, dans le cadre d'une stratégie générale.

Quoique les considérations économiques ne soient pas nécessairement conclusives, elles permettent toutefois de tirer des déductions intéressantes.

FRONT INDUSTRIEL DU JAPON

Les aventures militaires du Japon, qui ont débuté par l'occupation du Mandchoukouo, ont coïncidé avec un développement sensible des industries japonaises. La guerre du Mandchoukouo et celle de Chine auraient dû avoir pour conséquence d'affaiblir le Japon militairement et économiquement. Cependant, c'est le contraire qu'on a pu enregistrer.

Dès la fin du XIXe siècle, le gouvernement japonais avait déjà pour politique d'encourager son industrie naissante. La mainmise de l'Etat sur ces industries n'a cessé d'augmenter. L'Etat japonais possède et exploite des arsenaux, des chantiers navals, des usines de munitions, les services de chemin de fer, des postes, télégraphe, téléphone et radio, de même que les monopoles du tabac, du camphre et du sel.

Même avant la guerre de Chine, des sociétés à caractère semi-officiel s'occupaient d'affaires bancaires, de communications ou de développement colonial. De plus, le gouvernement contrôlait de près plusieurs établissements privés. Mais cela ne veut pas dire que les grandes familles possédantes, telles que Mitsui, Mitsubichi et Sumitomo, n'avaient pas elles-mêmes une initiative considérable dans certains domaines.

Depuis l'invasion de la Mandchourie jusqu'en 1936, des investissements considérables furent opérés au Japon, atteignant le chiffre de 7 billions de yens (soit à peu près 2 billions de dollars américains). L'industrie lourde connut une grande expansion, causée partiellement par les conditions économiques générales et principalement par la politique du gouvernement tendant à favoriser la production des armes et des munitions. Pour se faire une idée des progrès réalisés au cours de cette période, qu'il nous suffise de mentionner que les industries métallurgiques employaient 158.000 ouvriers en 1931. En 1937, elles comptaient 602.000 ouvriers.

L'incident de Chine devait augmenter l'emprise du gouvernement sur l'industrie nippone. Il s'agissait d'approvisionner efficacement le corps expéditionnaire et de redoubler de vitesse dans le développement de l'industrie lourde au Japon et en Mandchourie. Un flux de nouvelles lois transforma le contrôle du gouvernement en une direction effective de toutes les activités économiques du pays.

Désormais, toute l'attention du Japon sera concentrée sur les industries de guerre, alors que la production pour les besoins des civils ira en diminuant. Ainsi, en 1936, la production des industries métallurgiques, mécaniques et chimiques constituait les 49,2 pour cent de la production totale. Cette proportion deviendra 54,7 % en 1937, 61,2 % en 1938, et 61,8 % en 1939.

Un tel accroissement de la production des industries de guerre ne pouvait persister. Après avoir atteint son apogée pendant l'été de 1939, elle recommença à baisser. Il est également évident que la qualité de la production eut alors à souffrir. C'était le résultat naturel de facteurs tels que l'emploi d'un grand nombre d'ouvriers inexpérimentés et l'exploitation de mines inférieures, etc.

Cette baisse fut toutefois de courte durée, et en 1941, le Japon reprenait sa production massive, spécialement dans les industries de guerre.

Mais sa production est toujours minime par rapport à celle des Etats-Unis. On a estimé, par exemple, que le Japon a produit et importé pour une valeur de 70 millions de dollars de machines-outils en 1940. La production des Etats-Unis en machines-outils a atteint, en 1941, une valeur de 750 millions de dollars — presque onze fois celle du Japon.

LA PRODUCTION DE TANKS

Le Japon n'a publié aucune statistique de sa production en tanks et autres véhicules militaires. Pour s'en faire une idée, **rappelons qu'on a estimé la production japonaise d'automobiles, de tracteurs et d'autobus à 18.800 en 1939 et 23.525 en 1940. A ces chiffres japonais correspondent les chiffres américains de 3.577.292 et 4.469.354 respectivement.**

Le nombre total de véhicules automobiles enregistrés au Japon s'élevait au 1er janvier 1941 à 119.050, contre 32.452.861 véhicules enregistrés aux Etats-Unis.

On sait qu'au Japon la production des automobiles pour les civils a baissé considérablement en 1941, étant donné que les deux fabricants principaux, Toyota et Nissan, ont dû réduire leur production quotidienne d'un tiers environ. Mais cela indique que depuis cette date, on transformait en industrie de guerre l'industrie automobile — sans compter que des usines spéciales travaillaient, probablement depuis un certain temps, à la fabrication des tanks.

LA PRODUCTION D'AVIONS

Les estimations concernant la production d'avions au Japon sont très variées. Avant la guerre, un observateur indiqua le chiffre de 250 avions militaires de tous les types par mois, soit 3.000 avions par an. Plus tard, on donna le chiffre de 300 à 600 par mois, soit de 3.600 à 7.200 par an. Un auteur a même cité le chiffre de 12.000 avions par an, mais sans avancer aucune preuve. Mais aucune indication précise ne permet de s'arrêter à un chiffre approximatif de la production actuelle.

Quoi qu'il en soit, les avions japonais se sont avérés d'une qualité supérieure à ce que l'on attendait. Mais les Américains, grâce à leur production fantastique (49.000 avions cette année), n'auront aucune difficulté à avoir la maîtrise du ciel, en Extrême-Orient.



LA PRODUCTION NAVALE

A la fin de juin 1939, le Japon possédait 5.630.000 tonnes de bateaux, soit les 8,3 % du tonnage mondial. La flotte japonaise venait en troisième rang, après celle de l'Empire britannique (21.002.000 tonnes, soit 30,7 %) et des Etats-Unis (11.490.000 tonnes, soit 16,8 %).

Le Japon avait considérablement poussé ses constructions navales entre 1931 et 1936, ce qui finit par lui constituer une flotte marchande moderne et rapide.

En 1937, la production de ses chantiers navals atteignit 455.000 tonnes ; le même chiffre fut donné en 1938. Mais depuis juin 1939, on ne publia pas de statistiques officielles : le programme de constructions navales baissait. Cette industrie eut à souffrir du manque de main-d'œuvre et de la difficulté de se procurer les matériaux essentiels, et spécialement le fer. On rapporte qu'en 1941, le gouvernement tournait ces difficultés en encourageant la construction de bateaux en bois.

Le Japon doit faire face actuellement à un important trafic maritime, entre la métropole et les territoires occupés. Aussi, on doit suivre avec intérêt les chiffres de ses pertes navales, qui sont d'autant plus significatifs que la production de ses chantiers navals ne saurait dépasser 400.000 à 500.000 tonnes par an.

MATIÈRES PREMIÈRES

Le Japon a toujours été tributaire de l'étranger pour la majeure partie des matières premières essentielles à ses industries. Cependant, après plusieurs années de production massive et douze mois de guerre intense, on n'y a pas enregistré une pénurie importante de matières premières. **Le Japon a préparé sa guerre de longue main. Pendant plusieurs années, il a constitué des réserves importantes de tous les articles qu'il importait de l'étranger.**

L'« Economist » écrivait en septembre 1941 : « De toutes les grandes puissances, le Japon semble posséder les meilleurs stocks par rapport à sa capacité économique et à ses besoins éventuels de guerre... Tant l'armée que la marine nippones ont accumulé — dans la métropole, en Corée, en Mandchourie et dans les territoires chinois occupés — des réserves énormes, non seulement d'armes, de munitions et autres équipements militaires et navals, mais aussi de matières premières et de carburants. Ces réserves comprennent de grandes quantités de minerai de fer et d'acier, de charbon, d'huile, de



« Les Japonais ont été placés dans la cage aux singes du Zoo. Résultat : les singes ont protesté contre cette promiscuité ».

Telle est la légende qui accompagnait cette caricature, publiée au cours de la dernière guerre par la revue allemande « Simplicissimus ». Les singes d'hier sont devenus les grands alliés de l'Est d'aujourd'hui !

LE MARTELEMENT DE TRIPOLI

Cette remarquable photographie aérienne a été prise d'une altitude considérable, pendant que les avions américains déchargeaient leurs bombes sur le port de Tripoli. Le môle espagnol avait été endommagé au cours d'un précédent raid et il s'agissait d'atteindre les unités ancrées au port. Les rides que l'on aperçoit sur la photo sont les vagues provoquées par l'explosion des bombes. (Photo officielle de la force aérienne de l'armée américaine communiquée par le Bureau des Informations de Guerre des Etats-Unis.)

pétrole, de lubrifiants, de caoutchouc, de divers métaux, de riz, de vêtements et de cuir. Plusieurs industries privées essentielles pour la guerre ont été invitées à garder de larges stocks en prévision d'une crise soudaine... Des observateurs de confiance sont d'accord que ces approvisionnements sont suffisamment abondants pour couvrir les besoins du Japon en guerre pour des périodes variant, selon les cas, de 6 à 15 mois. « Il est estimé qu'elles permettront au Japon de mener une blitzkrieg au sud pendant une période de six mois environ. »

Les ressources japonaises étant sensiblement inférieures à ses besoins, l'accumulation de réserves énormes était la seule solution qui lui permît de faire la guerre à ses fournisseurs. On doit se souvenir qu'en 1936, le Japon a dû importer 3.780.000 tonnes de minerais de fer, n'ayant produit lui-même que 620.000 tonnes. Ses importations de ferrailles des Etats-Unis ont atteint 7.400.000 tonnes pendant la période quinquennale 1936-1940. En ce qui concerne le pétrole, le Japon n'a produit en 1941 que 8.200.000 barils sur une consommation de 26.300.000 barils. On pourrait donner des chiffres similaires pour le coton, le caoutchouc, le cuivre, l'aluminium, le nickel, le zinc, le manganèse, l'étain, etc.

Cette accumulation de réserves a dû commencer au moins en 1937, lorsque le Japon organisa son commerce extérieur, de manière à n'importer que des matériaux nécessaires pour les industries de guerre, alors que ses exportations se limitaient à des articles destinés à être consommés par les civils.

L'ASIE DU SUD-EST

A ces vastes réserves patiemment constituées, sont venues s'ajouter les ressources considérables des territoires conquis au sud-est de l'Asie. Ce serait une grave erreur de sous-estimer ce que le Japon a pu retirer de ces régions. S'il est vrai qu'en Chine les Japonais ont été frustrés des fruits de leur conquête, grâce à la guérilla chinoise, on ne peut en dire autant de la Mandchourie, de la Corée et de Formose, où l'emprise japonaise est puissante. Ainsi Formose est devenu une source importante de divers articles alimentaires, outre les engrais, les huiles et divers minéraux. La Corée, quoique en premier lieu productrice de riz, exporte à la métropole des engrais, du charbon et des minerais. L'énergie électrique qui y est développée a atteint un million et demi à deux millions de kilowatts. (En 1933, elle était de 304.000 kw.) La Mandchourie a subi un développement encore plus considérable tant dans l'extraction des matières premières que dans la production industrielle.

L'exploitation de ces régions montre à quel point le Japon a dû tirer profit des territoires du sud-est, où, à l'exception des Philippines et d'une partie des Indes Néerlandaises, la population indigène n'a pas offert une résistance sérieuse aux envahisseurs.

On pourrait croire que les destructions provoquées par les forces des Nations Unies dans leur retraite, pour faire le vide devant l'ennemi, ont causé un tort sérieux aux Japonais. Il faut se souvenir tout d'abord que deux régions très riches ont été prises intactes : l'Indochine et le Thaïland. D'autre part, on a pu savoir de diverses sources que, malgré les destructions considérables opérées dans les autres pays, des stocks et des installations ont pu être saisis par les Japonais.

Il ne faut pas oublier, d'autre part, que le succès d'une politique de destruction devant l'ennemi ne peut être assuré que si des guérilleros poursuivent le travail de sabotage, après le retrait des troupes régulières. Autrement l'occupant profitera tout au moins des fruits de la terre et d'une partie substantielle des produits industriels.

Il serait toutefois erroné de conclure que la conquête des territoires asiatiques du sud-est fournit une solution complète du problème des matières premières nécessaires au Japon pendant la guerre. Indépendamment des réserves qu'il en a pu accumuler, le Japon n'a pas de nouvelles fournitures de phosphates, de sel, de cuivre, de mercure et de potasse. Les Japonais eux-mêmes n'envisagent pas leur situation avec beaucoup d'optimisme, et des rapports de la radio de Tokio et de Berlin indiquent qu'ils s'attendent à des difficultés considérables. Le porte-parole du ministère de la Guerre japonais a déclaré à la radio dès février dernier : « Nous devons continuer la lutte, même si nous avons à traverser les plus grandes pénuries de matières premières. »

Par ailleurs, on observera que les territoires occupés par le Japon sont essentiellement des régions non industrielles, et ne pourront pas servir le Japon, comme l'Europe occupée sert l'Allemagne. Lorsque l'Allemagne a conquis les pays d'Europe, ils lui ont fourni non seulement les matières premières, mais aussi d'excellentes machines pour les transformer. Le Japon, au contraire, doit travailler ces matières premières avec les machines industrielles, vieilles et limitées qu'il possède lui-même.

•

Le Japon est, en somme, une puissance industrielle de second ordre, qui s'est transformée en menace militaire de premier ordre, en se concentrant d'une manière rigide sur la production de guerre et la constitution de réserves. Ce qui a permis à Tokio d'être dans sa présente situation, c'est également le fait que les Etats-Unis ne sont pas uniquement engagés dans le conflit d'Extrême-Orient, mais aussi dans tous les autres théâtres de la guerre. Par contre, les Etats-Unis, aux ressources gigantesques, sont appuyés dans leur lutte contre le Japon par les Nations Unies, et spécialement la Chine et l'Empire britannique.

La lutte contre le Japon nécessitera un matériel et une énergie qu'on ne doit pas minimiser, mais le sort du Japon est d'ores et déjà connu.

Pour se faire une idée de la production de tanks au Japon, on rappelle qu'en 1940, les usines japonaises ont produit 23.525 automobiles, tracteurs et autobus.

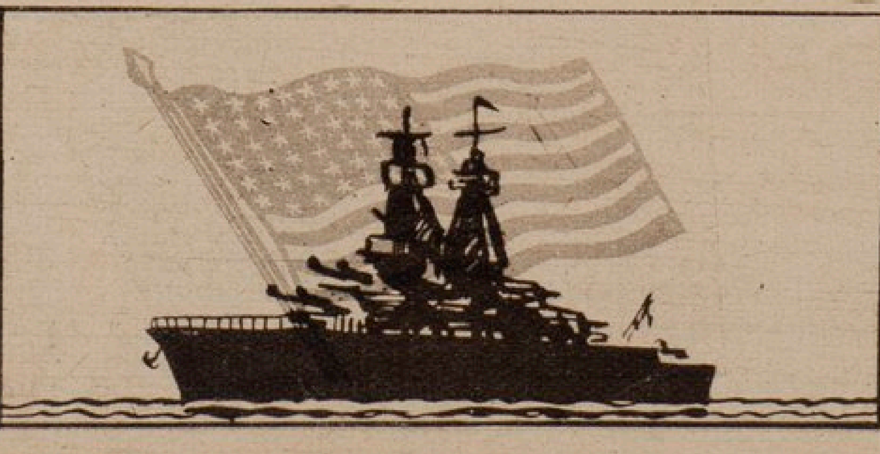
Pendant la même année, 4.469.354 véhicules sortaient des usines américaines. Le Japon n'est donc pas en mesure de produire le centième des tanks américains.

Si l'on estimait le nombre d'avions produits par les usines japonaises à une moyenne de 5.400 avions par an...

Ce chiffre ne constituerait que le dizième environ du nombre d'avions produits par les Etats-Unis cette année (49.000 avions).



La production des chantiers navals japonais est de 500.000 tonnes par an...



...Celle des chantiers américains a atteint cette année plus de 8.000.000 de tonnes.

10 Espions SUR LA SELLETTE

Le 18 mars 1941, à onze heures du matin, un individu était pris en écharpe par un taxi, dans une avenue de New-York. L'homme qui l'accompagnait, au lieu de s'attarder à donner les premiers soins à son compagnon qui gisait sanglant sur la chaussée, s'enfuit de toute la vitesse de ses jambes, emportant une mallette que la victime de l'accident avait laissé tomber au moment du choc.

Moins de vingt-quatre heures plus tard, l'accidenté rendait le dernier soupir sans avoir repris connaissance. On trouva dans ses poches un passeport espagnol au nom de Julio Lopez Lido. Les autorités américaines avisèrent aussitôt le consulat d'Espagne, et toute l'affaire semblait devoir en rester là. Un banal accident de la circulation.

LES VALISES DE M. LIDO

Mais l'homme qui s'était enfui n'était pas tranquille. Il craignait par-dessus tout que la police ne s'avisât à fouiller les bagages du défunt, restés dans sa chambre d'hôtel. Il ne pouvait pas se présenter au consulat espagnol pour demander le retrait de ces bagages avant le lendemain matin. Mais, en attendant, il fallait parer à tout danger éventuel. Notre homme eut une idée qu'il crut géniale : il téléphona à l'hôtel, demanda le directeur et lui recommanda de mettre les bagages de M. Lido sous clé, vu qu'il venait d'être victime d'un accident. Lorsqu'on lui demanda de décliner son identité, il raccrocha sans répondre. Cette façon d'agir éveilla les soupçons du directeur de l'établissement, lequel alerta la police qui, à son tour, fit appel aux agents du F.B.I. (Federal Bureau of Investigation).

Le rideau s'était levé sur une des plus grandes affaires de l'espionnage moderne. Les hommes du F.B.I. examinèrent soigneusement les valises de M. Lido, qui s'avéra n'être pas espagnol, mais bel et bien un Allemand répondant au nom d'Ulrich von der Osten. Les documents découverts démontrèrent que von der Osten venait du Japon, que le navire sur lequel il avait effectué la traversée avait fait escale à Honolulu. Cela lui avait permis de dresser un rapport détaillé sur les défenses de Hawaï, rapport qui fut adressé en Allemagne sous la signature de « Conrad ».

Les « G.-Men » étaient désormais sur la piste. Onze mois plus tard, toute la bande était démasquée, arrêtée, et comparaissait devant un tribunal fédéral de New-York. Parmi les neuf inculpés, deux plaidèrent « coupables » : le capitaine Karl Hermann Schroetter, commandant d'un bateau de pêche qui s'était livré à l'espionnage naval, et Lucy Boehmler, secrétaire de von der Osten et d'un autre accusé principal. Les sept autres s'entêtèrent à nier jusqu'au bout tous les chefs d'accusation qui furent portés contre eux par le Ministère Public, et ne purent être condamnés que sur la foi des preuves écrasantes accumulées et exhibées par le F.B.I.

SUR LE BANC DES ACCUSÉS

La première audience eut lieu dans une atmosphère de solennité. Je me trouvais assis sur les bancs du jury, et pus ainsi suivre de très près toutes les phases de ce procès sensationnel.

Face à l'estrade du président, les accusés attendent l'ouverture de la session.

Il est difficile d'imaginer que ce petit homme à l'aspect insignifiant, presque chauve, au nez pointu, aux gestes nerveux, la figure constamment contractée par un rictus, est un agent de la terrible Gestapo. Dès les premières minutes de l'audience, un témoin l'identifia avec l'homme qui se trouvait en compagnie de von der Osten au moment de l'accident, et qui s'empressa de disparaître en emportant la fameuse mallette. Il s'appelle Kurt Frederick Ludwig, quarante-huit ans, natif de l'Ohio, mais transplanté à Munich depuis son enfance. Après plusieurs visites aux Etats-Unis, il débarqua la dernière fois à New-York en 1940, muni d'un passeport américain, sous le couvert de la profession de commerçant en cuirs.

Ludwig est sans aucun doute le rouage principal de tout le mécanisme d'espionnage qui comparaît devant des juges.

A côté de Ludwig est assis un homme d'une trentaine d'années, René Froelich : cheveux noirs, nez en pointe, regard sombre. Né à Dresde, il habita les Etats-Unis pendant plusieurs années. En février 1941, il fut enrôlé dans l'armée américaine. Il travaillait déjà pour Ludwig et fut tout heureux de pouvoir désormais être en mesure de fournir des renseignements plus précieux. Son séjour dans un camp d'entraînement et ensuite dans un hôpital militaire lui permit de recueillir des informations ultra-confidentielles concernant le cantonnement des différents corps d'armée et les effectifs des régiments.

Karl Victor Mueller a trente-six ans. Brun, nez en pointe, il représente le type du paysan tyrolien. Il a vécu suffisamment de temps aux

Le 3 février 1942, dix individus accusés d'espionnage au profit de l'Allemagne comparaissaient devant une Cour Fédérale de New-York. L'intérêt de l'opinion publique américaine et étrangère était, à l'époque, trop absorbé par les événements militaires de l'Extrême-Orient, pour s'attarder à suivre cette affaire pourtant sensationnelle.

Le procès dura cinq semaines, et jeta une lumière sinistrement significative sur les agissements d'une bande d'espions organisés à la perfection, lesquels, pendant plusieurs années, avaient pu recueillir et transmettre des renseignements à Himmler, abusant des libertés que la loi américaine accorde à tout citoyen et, dans une mesure plus restreinte, à tout étranger résidant aux Etats-Unis.

Dans un intéressant article paru dans le magazine américain « Harper's », Edward C. Aswell, qui fut parmi les jurés de la Cour Fédérale, retrace dans tous ses détails cette affaire extraordinaire. Voici les extraits principaux du récit d'Aswell.

Etats-Unis et a obtenu sa naturalisation. Mais son cœur est demeuré allemand. En attendant d'être rapatrié dans le Vaterland, où, d'après une lettre qu'il avait écrite, « il était prêt à faire n'importe quel travail », il travaillait la main dans la main avec Ludwig.

Les autres accusés qui plaident non coupables sont une femme, Helen Mayer, dont le mari se trouve en Allemagne, Hans Pagel, qui s'était spécialisé dans la surveillance des mouvements des bateaux dans le port, Frederick Edward Schlosser, frère de sa fiancée, un tout jeune homme d'une vingtaine d'années qui lui avait donné à plus d'une reprise un coup de main, et finalement le plus intéressant de toute la bande : Paul Borchardt.

Il est à l'écart, à côté de son avocat. C'est un ancien major de l'armée allemande. Pendant l'autre guerre, il a servi dans le Moyen-Orient, et ensuite il enseigna la géographie militaire à Munich. Il confessa au cours du procès qu'il était un disciple et un ami du général Haushofer, le célèbre inventeur de la géopolitique, l'homme qui pense pour Hitler. Il arriva aux Etats-Unis en 1940 avec une étiquette de réfugié.

Le principal témoin du gouvernement est Lucy Boehmler, née à Stuttgart, il y a trente ans. Une femme d'une beauté parfaite, mais froide. Pendant toute la durée du procès, elle se comporta avec une fermeté extraordinaire. Elle ne se laissa pas démonter par les questions insidieuses des avocats de la défense, et porta des accusations très précises contre ses anciens complices.

UNE BANDE BIEN ORGANISÉE

Et voici maintenant comment les espions opéraient. Leur technique était extrêmement simple. Ludwig, toujours accompagné de Lucy, effectuait de fréquentes randonnées en auto à travers les différentes régions des Etats-Unis. En touriste qui se respecte, il prenait de nombreuses photos-souvenirs. Arrivé devant l'entrée d'un camp militaire, le couple était invariablement arrêté par la sentinelle. Mais tant Ludwig que sa compagne connaissaient les phrases qui devaient leur ouvrir toutes les portes. Une fois admis à l'intérieur, ils ouvraient leurs yeux tout grands et ne perdaient pas un détail intéressant. Lucy, avec sa beauté impressionnante, était l'agent idéal pour faire parler les soldats.

Le flot de messages que Ludwig envoya en Allemagne pendant la période de son activité est impressionnant. Il adressa à ses maîtres des renseignements sur la fabrication de certains canons, certains types d'avions, et sur plusieurs armes employées par l'armée des Etats-Unis. Presque chaque rapport était accompagné d'informations sur les départs et les arrivées des bateaux. C'était de l'espionnage dans toute son ampleur. Par exemple, lorsque les Etats-Unis décidèrent d'envoyer des effectifs dans le Groenland, ils entourèrent les préparatifs de départ du secret le plus absolu. Ludwig fut pourtant en mesure d'annoncer à son employeur, dans un message qui fut heureusement intercepté, que le s/s « America » était sur le point de partir chargé de troupes. Il indiqua la destination du navire, le nombre d'hommes qui avaient embarqué, et donna une description exacte des figures de camouflage qui avaient été peintes sur la coque du navire.

L'accusateur public exposa en détail, devant le tribunal, quelles étaient les méthodes de communication des espions de la bande. Elles étaient nombreuses et variées :

1° **Par courrier confidentiel.** Lorsque Walter Mayer, mari d'Helen, quitta le Japon et les Etats-Unis à destination du Reich, il emportait plusieurs enveloppes contenant des messages confidentiels adressés à Himmler. Plus tard, lorsque Helen s'apprêta à rejoindre son mari, Ludwig, aux dires de Lucy, voulut lui faire apprendre par cœur certains renseignements techniques concernant le bombardier Douglas B.19 de l'aviation américaine.

2° **Par appareils à ondes courtes.** Les G.-Men saisirent chez Ludwig un appareil à ondes courtes assez puissant pour transmettre des messages jusqu'en Allemagne. Dans l'auto de l'espion, on découvrit un poste récepteur extrêmement puissant.

3° **Par courrier ordinaire.** Cette dernière méthode n'était employée qu'avec un minimum de précautions élémentaires. Aucune lettre n'est partie d'Amérique à destination de Monsieur Heinrich Himmler, c/o Quartier Général de la Gestapo, Berlin. Tout le courrier à destination de l'Allemagne et du Japon était d'abord adressé vers des pays neutres, d'où il était relayé. Les espions devaient toujours prévoir le cas où les censeurs britanniques des Bermudes ouvriraient leurs missives. Dans ce but, les textes étaient rédigés en des termes absolument innocents et ressemblent à s'y méprendre à des échanges de considération purement commerciaux. De plus, Ludwig avait découvert et appliqué une méthode très simple pour écrire des messages invisibles au dos de ses innocentes missives. Il employait pour cela une encre sympathique.

Mais les espions ne parvinrent pas à être plus malins que les censeurs britanniques des Bermudes, lesquels interceptèrent la plupart de leurs messages et les soumirent aux autorités américaines.



Edgard Hoover, chef des G.-Men et terreur des gangsters et racketeers américains, devant sa carte de combat.

MAIS LE F.B.I. VEILLE...

Vers la fin du mois de juin 1941, un groupe d'espions allemands fut arrêté à Brooklyn, par les agents du F.B.I. Ce coup de filet donna beaucoup à réfléchir à Ludwig aussi bien qu'à Froelich et Borchardt, lesquels étaient en relations avec plusieurs membres de cette bande. Quelques jours plus tard, Ludwig connut une seconde alerte. Il avait rendez-vous avec un complice dans une librairie de New-York. Il arriva juste à temps pour voir les G.-Men qui passaient les menottes à son compère. Il disparut sans demander son reste.

Finie, désormais, la tranquillité avec laquelle il avait pu travailler pendant les premiers temps ! Conscient du danger auquel il était exposé, Ludwig envoya un message à Berlin, informant ses employeurs que l'air de New-York était devenu malsain et qu'il préférait entreprendre un long voyage pour essayer de se faire oublier par les hommes du F.B.I. Il s'en alla en effet passer quelques semaines en Pensylvanie, d'où il demeura en contact permanent avec Lucy et les autres membres de sa bande. Mais un beau jour il apprit que plusieurs des individus arrêtés à Brooklyn « s'étaient mis à table » et jugea plus prudent d'allonger la distance qui le séparait de New-York. Depuis quelque temps, il ressentait la nostalgie du pays et rêvait de rentrer en Allemagne. Il décida donc de sauter dans sa voiture, de filer à toute vitesse vers la côte du Pacifique où il pourrait facilement trouver un bateau qui le transporterait jusqu'au Japon.

Vers la fin de juillet, il revint à New-York en grand secret, pour régler ses affaires, et au bout de deux ou trois jours se mit en route vers l'Ouest, tout seul.

Mais il n'était pas aussi seul qu'il le pensait, car les hommes du F.B.I. l'avaient pris en filature. Ils ne le lâchèrent pas d'un pouce à travers tout le continent. Ils se passaient l'un l'autre, et Ludwig, qui ignorait tout de cette méthode de relais, s'étonnait avec angoisse de constater qu'il avait toujours un individu sur les talons. Mais ce ne fut qu'en arrivant à Chicago qu'il se rendit compte qu'il était filé.

UNE POURSUITE EFFRÉNÉE

Alors commença une course désespérée à travers l'Amérique du Nord. Souvent, pour dépister ses poursuivants qui se collaient à lui comme de la glu, il lançait sa voiture à plus de 150 kilomètres à l'heure. Lorsqu'il arriva dans les parages des Montagnes Rocheuses, il constata qu'il avait épuisé la presque totalité de ses ressources monétaires. Il envoya un appel désespéré à Lucy et reçut vingt dollars. C'était tout ce qu'elle pouvait faire pour lui. A l'instar des espions traqués, Ludwig ne pouvait plus désormais compter que sur lui-même. S'il ne s'arrangeait pas pour trouver tout seul un moyen d'échapper à ses poursuivants, il était perdu. Par une chaude soirée d'août, il loua une cabine près de Mammoth, au bord des sources chaudes de Yellowstone. Il passa toute la nuit à brûler des documents qu'il avait emportés en grand nombre. Lorsque, le lendemain matin, il se remit en route, les agents qui le poursuivaient examinèrent l'âtre de la cheminée, en retirèrent des morceaux de cendres. A l'examen au moyen de la photo aux rayons infra-rouges, l'écriture réapparut distincte sur ces documents calcinés.

Après avoir quitté Yellowstone, Ludwig tenta un dernier effort pour dépister ses poursuivants. Arrivé dans la petite ville de Missoula, il expédia vers Seattle sa valise et une machine à écrire, remisa sa voiture dans un garage et attrapa un autobus au moment même où il partait vers le littoral. Les G.-Men le virent sauter dans le véhicule et envoyèrent une dépêche. Le 23 août, un agent du F.B.I. mettait la main au collet de Ludwig. Dans son auto, les détectives avaient trouvé plusieurs objets et documents accablants.

Ludwig fut enfermé dans une prison de campagne, en attendant d'être transféré à New-York. Il demanda sa mise en liberté sous caution, mais il s'effraya d'entendre que ladite caution avait été fixée à 50.000 dollars. Désespéré, il essaya de corrompre son gardien de la prison. Il lui tint le raisonnement suivant : « Si les autorités américaines ne veulent pas moins de cinquante mille dollars pour me remettre en liberté provisoire, il est évident que l'Allemagne est disposée à verser deux fois cette somme pour ma libération. Nous partagerons dès notre arrivée en Amérique du Sud, si vous fa-

(Lire la suite en page 13)



PENDANT QUE LA MÈRE TRAVAILLE...



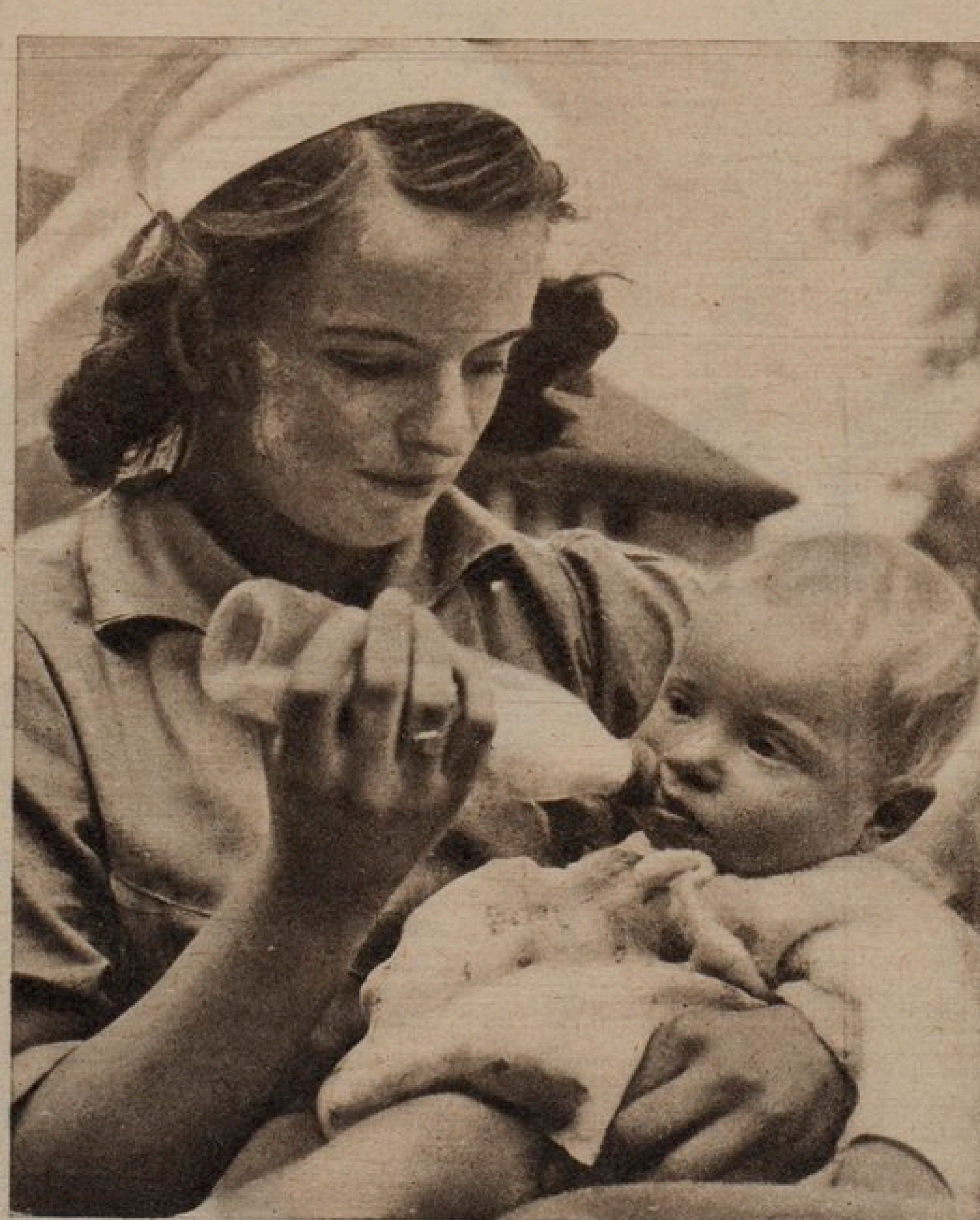
Dans le grand jardin de la nursery, les enfants se livrent à mille jeux sous l'œil attentif des nurses. Grands et petits font très bon ménage.



Frances Caldwell, âgé de sept mois, attend dans son lit, rempli de jouets, que sa maman vienne la chercher...

...L'ETAT VEILLE SUR LES ENFANTS

L'Etat britannique se fait un devoir de protéger les enfants dont les mères travaillent pour les besoins de la guerre. Dans la cité de Birmingham, une nursery a été inaugurée pour prendre soin des enfants âgés de 8 semaines à cinq ans. Des infirmières spécialisées s'occupent d'eux durant toute la journée jusqu'au moment où leurs mamans viennent les chercher pour les ramener à la maison. D'autres villes ont suivi la même initiative appelée à procurer aux parents la tranquillité et aux enfants la santé.

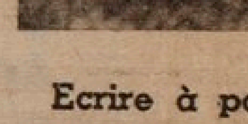


Avec un soin tout maternel, une infirmière spécialisée donne le biberon à un jeune bambin...

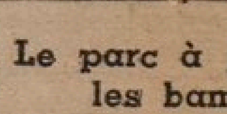


...Tandis qu'une autre nourrit de sa propre main un gosse qui manifeste, d'ailleurs, un bel appétit.

Billy Bay...
aux pie...



Ecrire à p...



Le parc à ...
les ban...





Bayliss se laisse gentiment laver de la tête pieds par une nurse experte et dévouée.

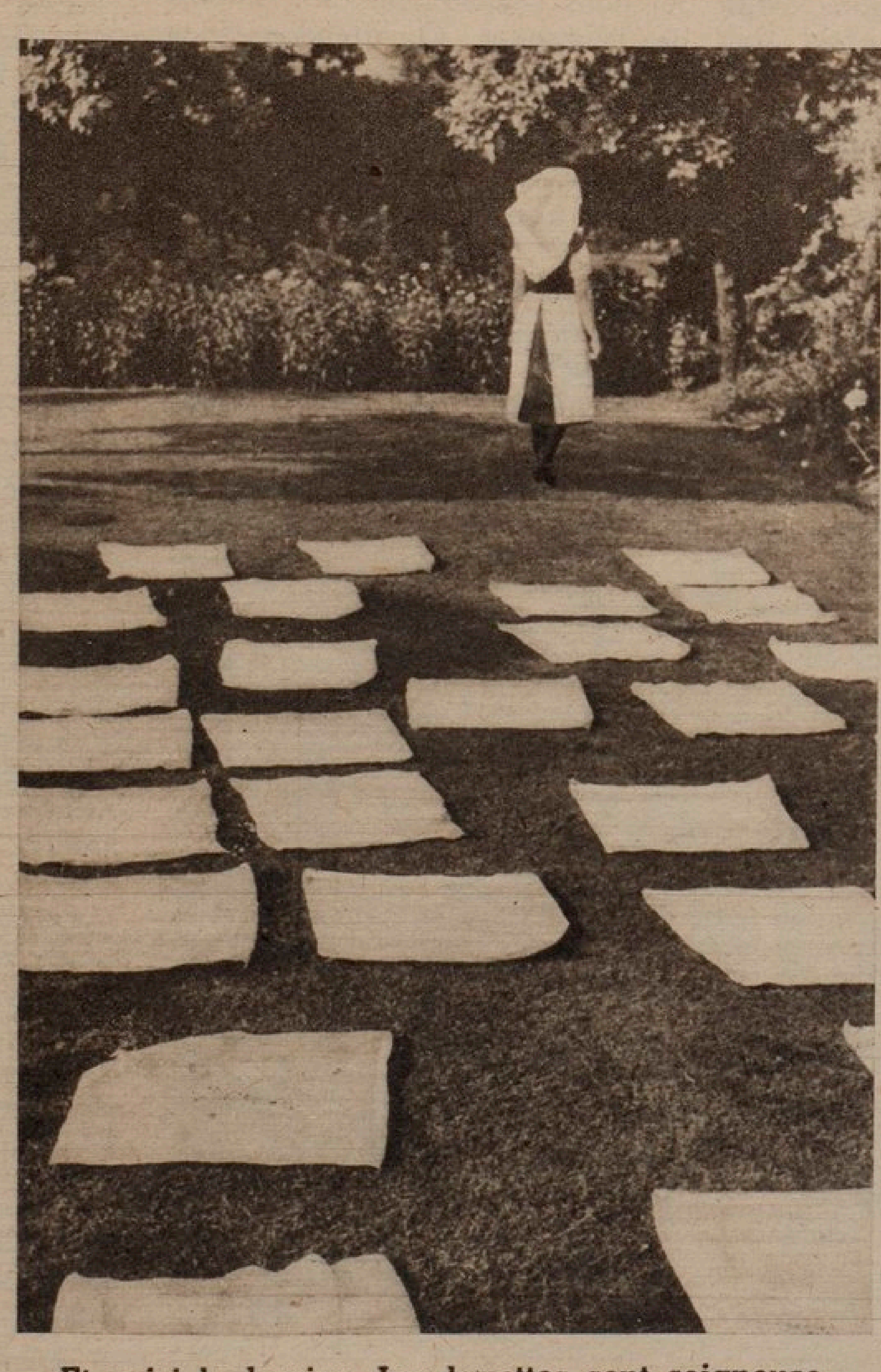
Tout a été prévu pour la protection des enfants. Des masques sont là pour toute éventualité.



à papa qui se trouve « quelque part dans le Moyen-Orient » est encore la meilleure distraction.



rc à jouets est plein d'objets divers que s bambins retrouveront le lendemain.



Et voici la lessive. Les layettes sont soigneusement étendues sur le gazon pour être séchées.

UN REPORTAGE SENSATIONNEL DE QUENTIN REYNOLDS

SEPT HEURES DEVANT DIEPPE

Nul mieux que Quentin Reynolds, le grand journaliste américain, ne pouvait décrire l'infernale équipée de Dieppe.

Bien des gens ont contesté en son temps l'utilité du raid. Bien des gens se sont demandés à quoi bon risquer des centaines d'existences dans une opération aussi dangereuse. Une partie de la réponse à cette question est apportée par Quentin Reynolds dans le récit qui va suivre. Une autre partie a été donnée le 7 novembre dernier, lorsque l'armada d'Eisenhower a débarqué avec succès en Afrique du Nord.

Le discours que fit le major général James Roberts fut à la fois bref et grandiose. Les troupes canadiennes qu'il commande étaient désormais prêtes à tout. Pendant deux ans, ces hommes avaient été immobilisés en Angleterre, demandant à grands cris de l'action : maintenant, ils étaient sur le point d'en avoir, au delà de leurs espoirs. Leur entraînement avait été particulièrement dur au cours du mois précédent, et ils savaient que quelque chose se préparait. Mais ils ne s'attendaient pas à trouver devant eux une tâche aussi glorieuse.

« Notre objectif est Dieppe, dit le général Roberts en guise de conclusion. C'est une opération difficile, mais elle justifie nos efforts. Les Allemands ont semé dans la Manche des champs de mines sur de grandes étendues. Nous devrons traverser cette zone dangereuse. Ce passage constituera peut-être la phase la plus ardue de notre tâche ; mais je tiens à ce que vous sachiez que votre général vous conduira à travers le champ de mines. Je serai dans le destroyer de tête. »

J'avais déjà entendu des soldats canadiens parler de Roberts. Maintenant je savais ce qu'ils voulaient dire.

Aussitôt que j'eus mis le pied sur le pont du destroyer à bord duquel je devais effectuer le voyage, je faillis m'évanouir. La première personne que je rencontrais était Roberts. Je me trouvais sur son navire.

Le raid de Dieppe fut une des attaques les plus soigneusement préparées qu'ait jamais mis sur pied le Commandement des Opérations Combinées. Rien ne fut laissé au hasard. Pendant des semaines, le vice-amiral lord Louis Mountbatten et son état-major avaient étudié les photographies de Dieppe rapportées par les avions de reconnaissance de la R.A.F. Ils s'étaient penchés sur le dessin des contours de la côte, s'étaient familiarisés avec la configuration des plages, l'aspect des faubourgs de la ville, avaient localisé les batteries côtières allemandes et étaient parvenus à établir, à une seconde près, les horaires des marées sur cette côte.

DÉPART DANS LA NUIT

Notre départ fut parfait. Nous étions le navire de commandement : tous les autres nous suivaient. Roberts occupait une petite salle dans le destroyer, et il était assis là avec deux subalternes coiffés de casques à écouteurs et tenant des microphones. Un commodore de l'air, faisant fonction d'officier de liaison entre Roberts et le commandement des avions de combat, était assis près du général. Le commandant du destroyer, maître suprême à bord, jusqu'à l'arrivée devant Dieppe, était sur le pont.

Une grande flottille d'unités de surface s'éloigna des côtes britanniques cette nuit-là, emportant des milliers d'hommes. Toutes les mesures avaient été prises pour maintenir le secret absolu au sujet de l'opération. La nuit était douce : les étoiles miroitaient dans le ciel éclairé seulement par un fin croissant de lune. La mer, toujours déchaînée dans la Manche, était étrangement calme, presque huileuse ; l'air était si doux qu'il était difficile de penser que nous nous apprêtions à vivre une nuit d'agitation et de meurtre.

Je me trouvais sur le pont, et le commandant des opérations navales me dit : « Cet instant est réellement historique. C'est la première fois, dans l'histoire de la guerre moderne, qu'une opération de ce genre est tentée. »

Malgré l'obscurité, des silhouettes vagues, fantomatiques des dizaines de navires se découpaient sur l'horizon nocturne. Toutes les communications par radio avaient été arrêtées, et les unités maintenaient leur contact par les seuls clignotements de leurs lampes à signaux. Bientôt cela également cessa.

Et maintenant, l'ordre est donné. Quelque part, là-bas, une cloche tinte deux fois. Une voix assourdie ordonne : « En avant, vitesse réduite ». Nous commençons à glisser silencieusement sur l'eau.

Le général Roberts et ses aides discutent les détails de l'opération. Les troupes débarqueront sur six points ; les Commandos attaqueront de flanc et mettront deux grandes batteries hors d'action. La force principale — les Canadiens avec des tanks, des mortiers et des mitrailleuses — frappant au centre, se frayeront un chemin vers Dieppe, tueront tous les Allemands qu'ils rencontreront, feront sauter la centrale électrique et l'usine qui produit des torpilles, et achèveront ensuite leur œuvre de destruction.

Comme cela semble facile, lorsqu'on est assis dans une cabine devant un whisky-soda !

« Tout le monde sur le pont. » Un officier nous annonce : « Nous atteignons le champ de mines ».

Nous gonflons nos ceintures de sauvetage et montons sur le pont. Nous voyageons vite maintenant. Si nous heurtons une mine, nous serons mis en pièces quelle que soit notre vitesse. Il y a une heure seulement, les dragueurs ont ouvert un passage large de 200 mètres à travers ce champ de mort ; ils ont fait leur travail proprement.

Une heure du matin. Impatients, nous interrogeons nos montres du regard. Nous serons devant « l'objectif » à 4 h. 45. Alors, la symphonie de la parfaite synchronisation entre les forces de terre, de mer et de l'air commencera.

DEVANT DIEPPE

Soudain, la vibration des machines diminue jusqu'à devenir un murmure. Nous arrivons à l'heure prévue. Accoudé aux bastingages, je scrute la nuit. Tout est si calme, qu'on entend distinctement le clapotis des vagues qui viennent caresser la coque de notre navire. Des ombres mystérieuses nous dépassent de tous côtés : des unités qui se hâtent vers les positions prévues. Lorsque l'aube se lèvera, chaque navire sera en place.

Je sais qu'en ce moment, là-bas, dans le noir, des milliers d'hommes embarquent dans les chalands d'invasion. Je sais que les Commandos sont en train de glisser les poignards dans leurs gaines et qu'ils passent en revue pour la dernière fois le mécanisme de leurs mitrailleuses. Je le sais parce que sur la petite feuille imprimée que j'ai là devant moi, il est mentionné qu'à cette heure-ci, les chalands se dirigent vers la rive.

Tout à coup, la côte s'allume. « Ils nous ont repérés », dit le capitaine.

Mais, fait étrange, les obus qui fendent l'air en hurlant et les balles traçantes qui rayent l'horizon de bleu et de rouge ne sont pas dirigés vers nous, mais montent à l'assaut de la voûte céleste. Il est clair que le poste de radio-détection ennemi, entendant le bruit des moteurs de nos navires lance-torpilles, a pensé que des appareils britanniques s'apprêtaient à effectuer un raid aérien. Cela s'était produit à Saint-Nazaire. Le magnifique feu d'artifice atteint un maximum d'intensité et ensuite meurt.

Je regarde ma montre : l'heure H est arrivée. En ce moment, 20 aérodromes catapultent des nuées de Spitfires qui viendront couvrir notre ciel. Mes copains de l'Escadrille des Aigles sont de la revue. Trois escadrilles de Spitfires pilotés par des effectifs américains décollent en ce moment ; 26 escadrilles de la R.A.F. font tourner leurs moteurs. 5 heures. Bien que je ne parvienne pas à apercevoir la côte à travers la lueur incertaine de l'aube, je sais que les Commandos sont en train de débarquer. A 5 h. 10, nous commençons notre feu d'artifice. Les destroyers s'approchent encore de la terre et présentent leur flanc à la côte. La nuit se dilue dans la lumière de l'aube qui couvre la Manche.

UN OBUS PAR YARD

Alors le tonnerre de toutes nos pièces déchaîne un bouleversement infernal sur ces rivages. En dix minutes, nos canons déchargent 1.760 obus sur une bande de plage longue de 1.760 yards : un obus pour chaque yard. Aucune vie ne peut subsister dans le secteur battu par ce barrage. Nous espérons que les Allemands avec leurs mitrailleuses et leurs mortiers ne sont pas placés trop en arrière du rivage. La dixième minute passe et un calme étrange, surnaturel, descend sur nous.

Et là-haut, un chant joyeux peuple les nues. Nos Spitfires sont arrivés. Ils décrivent des cercles à 2.000 mètres seulement au-dessus de nous. Pour le moment, l'espace leur appartient. Mais voici que le chuintement inoubliable d'un



Retour de Dieppe. Les Commandos, le visage encore tout recouvert de suie, ont fait un beau travail. Après avoir infligé à l'ennemi des pertes sensibles, les voici de retour en Angleterre.

obus qui déchire l'air au-dessus de nos têtes nous saisit. Les batteries côtières n'ont pas été toutes réduites au silence. Un poids d'acier frappe la mer à une cinquantaine de mètres de notre poupe, soulevant une gerbe d'écume. Nos canons de 4 pouces, dirigeant leurs gueules vers les éclairs dorés aperçus sur la plage, donnent la réplique aux pièces côtières, en faisant vibrer le navire jusqu'à la quille.

Il fait jour maintenant. A droite, la ville de Dieppe garde encore son aspect paisible, ignorante de l'action dont elle est le centre. Jusqu'à maintenant, les canons l'ont épargnée.

Je vais voir le général Roberts : il est là, pensif, parlant à mi-voix. Les généraux modernes n'aboient plus les ordres. Il tient en mains le plan des opérations :

— Deux Bostons sont en train de bombarder les positions d'artillerie sur le flanc est, dit-il, comme s'il se parlait à lui-même. Je pense qu'il faudrait renforcer l'écran de fumée sur ces falaises à l'ouest.

Le colonel Henderson parle dans un microphone : « Allô, Alfred ! Allô, Alfred ! Etablissez écran de fumée sur falaise occidentale immédiatement. »

A 300 kilomètres d'ici, un officier du commandement des appareils de combat recueille le message. Il saisit un autre microphone et transmet l'ordre aux Bostons munis de fusées fumogènes.

Je me précipite sur le pont. Trois secondes plus tard, j'aperçois deux Bostons qui volent bas au-dessus des falaises de l'Ouest, laissant derrière eux un immense sillage de brume blanchâtre. J'embrasse la baie du regard. Des navires tachent la mer. Notre force principale de débarquement vogue vers le rivage, à bord des chalands d'invasion à fonds plats, les plus gros transportant des tanks.

RETOUR DE COMMANDOS

Nos machines vibrent plus fortement, nos cheminées crachent de lourdes spirales de fumée, nous filons parallèlement à la côte, pour couvrir l'approche des forces de débarquement. Des obus explosent rageusement autour de nous. Nous nous trouvons dans une atmosphère tellement empestée de fumée que nous sommes obligés de respirer à travers nos mouchoirs. Mais nos troupes sont cachées, c'est parfait.

Dans la chambre de contrôle, un officier annonce : « Les Commandos qui ont débarqué sur la plage rouge informent que leur mission est accomplie. Ils reviennent. »

Le général Roberts sourit pour la première fois : « On peut compter sur les Commandos, dit-il. Aucun rapport de la plage jaune et de la plage orangée ? »

L'officier se met en contact avec les deux points indiqués. Chaque force de débarquement possède un appareil de radio qui la relie directement à Roberts. Ni la plage orange, ni la plage jaune ne répondent. Une expression soucieuse apparaît sur le front de Roberts. Cela n'a pas l'air d'aller très bien sur la côte, à un mille seulement de nous.

Les Commandos reviennent. Un grand chaland chargé à bloc approche de notre navire et je regarde ces hommes souriants.

Ils grimpent à bord et j'apprends leur histoire. La nuit précédente, Mountbatten leur avait dit : « Exactement à l'ouest de Dieppe, les Allemands ont installé une batterie de mortiers de 6 pouces. Vous devez détruire cette position, sous peine de faire échouer toute l'opération. Faites-le, quels que soient les risques. » J'avais entendu leur commandant leur dire : « C'est la tâche la plus dure qui vous ait jamais été confiée. Au moment d'entrer en action, n'oubliez pas que vous êtes la fine fleur de l'armée britannique. »

Ces hommes ont réussi. Invisibles, ils ont rampé jusqu'à quelques mètres de la batterie. Alors ils ont ouvert le feu. Ils ont employé des ruses d'Indiens, sautant d'un point couvert à l'autre, jusqu'au moment où un coup miraculeux de leur mortier a fait sauter le magasin de munitions. Ensuite ils se sont lancés à l'attaque.

Les rapports continuent à parvenir à Roberts. Il est clair que les Allemands possèdent une artillerie beaucoup plus forte qu'il n'avait été prévu. De la plage centrale, les troupes rapportent qu'elles butent dans un mur haut de quatre mètres, sur lequel court un réseau de barbelés. Elles demandent des hommes du génie. Prises sous un feu intense de mitrailleuses, elles ne peuvent pas s'approcher de l'obstacle. Elles demeurent sur la plage, faisant face à l'enfer.

LA LUFTWAFFE !

« Nous sommes mitraillés par des Focke-Wulfs. » Cette voix si calme appartient à un homme qui affronte une mort très proche. « Dites au commandement des avions de combat qu'il envoie immédiatement des renforts pour la plage jaune. »

La voix de Roberts n'a pas haussé d'un ton. « Envoyez vite des sapeurs à terre. »

La radio s'anime. En moins d'une minute, les Spitfires qui louvoient dans le ciel attaqueront les Focke-Wulfs. Je regarde ma montre : 8 heures. Il n'y a que trois heures que nous sommes ici.

Un canot à moteur ramène quelques blessés. Pendant qu'ils se font panser, je les interroge. Un grand diable de Canadien regarde avec émotion son bras dont un chirurgien extrait un éclat. Le docteur lui demande s'il a mal : il secoue la tête en silence. Parfois, le choc anesthésie. L'homme se met à parler.

« J'étais dans une embarcation transportant des tanks, dit-il. Nous débarquâmes sous les feux croisés de mitrailleuses. Couchés à plat ventre, nous attendîmes que les tanks fussent mis à terre. Devant nous, des mortiers ouvrirent le feu. Avant que les monstres d'acier eussent pu entrer en action, trois d'entre eux étaient hors de combat. Les hommes d'équipage furent tous tués. Tous tués, excepté moi. » Il secoua la tête, ne sachant comment manifester son étonnement : « Tous, excepté moi. »

Je retourne sur le pont. Les artilleurs des pièces anti-aériennes sont prêts à l'action. La Luftwaffe ne tardera pas à faire son apparition.



Nombre de prisonniers allemands ont été ramenés. Les yeux bandés, ils sont conduits dans un camp sous bonne escorte. Le raid de Dieppe a été fructueux à plusieurs points de vue.

Au-dessus des routes qui mènent vers Dieppe, les Mustangs américains patrouillent pour signaler toute approche de renforts aériens ennemis.

Le plan des opérations m'apprend qu'en ce moment, 24 forteresses volantes, escortées de 15 escadrilles de chasseurs, martèlent le grand aérodrome allemand d'Abbeville.

Soudain, un déchirement couvre complètement les bruits sourds des explosions et des départs des pièces côtières. Un déchirement qui ressemble à un cri inhumain, s'approchant de nous à une cadence vertigineuse et se terminant par le claquement explosif d'une bombe : un Focke-Wulf a réussi à se glisser en dessous de l'ombrelle protectrice de Spitfires, et pour la première fois dans l'histoire de cette guerre a été employé comme bombardier en piqué contre nous. Les « Spits » plongent rageusement sur son gouvernail, mais il parvient à reprendre de la hauteur.

Je regarde vers Dieppe. Nous sommes à un mille de la ville, et les falaises qui bordent la cité brillent de toute leur blancheur sous les rayons du soleil matinal. Trois points noirs marquent le ciel au-dessus des falaises : des Dorniers bimoteurs qui arrivent à toute vitesse. La meute des « Spits » les prend en chasse.

Un rayon de soleil s'attarde sur le ventre entr'ouvert du premier Dornier. Le grand appareil, atteint d'une rafale, se débarrasse de ses bombes. Puis, deux petits objets noirs se détachent de l'avion et se stabilisent en l'air, au moment même où deux parachutes se déploient. Le Dornier continue sa course. De son équipage de cinq hommes, deux seulement ont sauté. L'appareil éclate en l'air, et ses débris fusent vers la mer avec un sifflement sinistre.

Les deux autres Dorniers ont rompu la formation. Ils n'ont d'autre but maintenant que de s'échapper. L'un d'eux s'éloigne des Spitfires pour tomber sous le feu de nos canons anti-aériens. Un obus l'atteint en plein. Sans une explosion, sans une flamme, l'avion est désagrégé. Un morceau d'aile qui pique vers la terre, suivi d'une myriade de fragments. Le troisième Dornier est liquidé rapidement.

INQUIÉTUDE

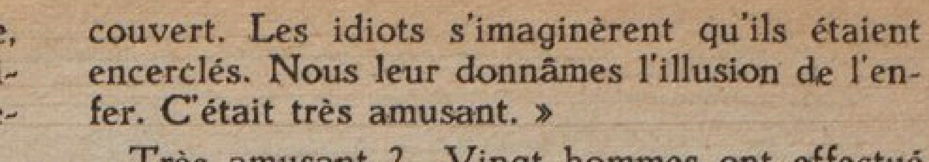
Dans la salle de contrôle, le général Roberts semble fatigué et un peu préoccupé. Les hommes qui sont à terre sont ses hommes. Ils affrontent la mort et il n'est pas avec eux. Pourtant, ç'aurait été une négligence criminelle de sa part de se rendre à terre. Il est enchaîné à son poste de commandement d'où il peut avoir une vue d'ensemble du théâtre d'opérations. Les rapports continuent à venir.

Notre destroyer est secoué par une explosion si forte qu'elle fait mal. Un Dornier volant à 60 mètres a réussi à esquiver les « Spits ». D'autres arrivent. Les heures qui viennent ne seront sans doute pas plaisantes.

Le soleil poursuit sa course. Ses rayons teintent de sang la couche de fumée qui couvre Dieppe et sa rade. Le plus grand raid de la guerre moderne atteint son point culminant.

Un autre chaland amène un groupe de Commandos. Voici le récit de l'un d'eux :

« Nous devions accomplir un travail de liaison. Nous étions vingt, attachés au groupe de combat qui devait mener l'opération. Nos ordres étaient de mettre hors d'action une batterie d'artillerie ennemie établie sur le flanc gauche. Mais, à mi-chemin de la côte, une vedette lance-torpilles et deux chalutiers armés nous attaquèrent. Dans l'obscurité, nous perdîmes contact avec les autres embarcations. Sur la plage, nous nous trouvâmes vingt soldats, mais les autres détachements avaient disparu. Sans doute avaient-ils débarqué sur d'autres points. Le jeune major qui nous commandait dit : « Nos ordres sont de débarquer. Qu'attendons-nous donc ? » Nous n'avions que des fusils. Nous rampâmes jusqu'aux abords immédiats de la batterie de canons de 6 pouces. Nous commençâmes à les attaquer, et ces sacrés idiots tournèrent leurs pièces contre nous. Nous continuâmes à avancer, trois par trois, nous tenant à



couvert. Les idiots s'imaginèrent qu'ils étaient encerclés. Nous leur donnâmes l'illusion de l'enfer. C'était très amusant. »

Très amusant ? Vingt hommes ont effectué une tâche gigantesque et extrêmement périlleuse. Vingt hommes ont détourné sur eux la furie d'une batterie de canons de 6 pouces, lesquels sans cela auraient semé la destruction parmi nos destroyers et nos embarcations vulnérables. Très amusant ? Une fraîche brise se lève à l'Est, balayant la fumée qui nous cache aux yeux des artilleurs ennemis. Au-dessus de nous, nos Spitfires patrouillent incessamment.

Deux fois encore, des escadrilles de Dorniers ont essayé de pénétrer au-dessous de notre ombrelle protectrice ; deux fois, les Dorniers se sont abattus en flammes.

Voici venir un appareil qui n'est ni un Spitfire ni un Dornier : il ressemble plutôt à un Messerschmitt 109. Les pièces anti-aériennes aboient rageusement dans sa direction, mais comme il s'approche nous apercevons les couleurs de la R.A.F. sur ses ailes : c'est un Mustang américain. Il s'abat en mer. Le pilote est recueilli. C'est un grand gaillard canadien. Il a reçu des éclats d'obus dans son moteur au-dessus de Dieppe. Au lieu de sauter, il a décidé de planer jusqu'au destroyer. « La seule chose qui me donnait du souci, dit-il, en enlevant ses vêtements mouillés, étaient nos propres canons anti-aériens. »

LE RAID EST TERMINÉ

Dans la salle de contrôle, le général Roberts reçoit toujours les rapports. La force d'attaque principale n'a pas pénétré profondément dans la ville elle-même. Soudain, Roberts consulte le plan d'opérations et donne un ordre bref : « Rappelez-les ».

Roberts dit : « Dites au commandement des appareils de combat de couvrir notre retraite. »

11 heures. Officiellement, le raid est terminé. Des blessés arrivent encore. Ils s'étendent sur le pont.

Dans la salle à manger gisent des blessés. L'un d'eux se dresse soudain, porte à ses lèvres une bouteille de cognac, avale une rasade : « Quel papier, mon vieux ! » me dit-il, avant de s'évanouir. Je me sens très fier de ma profession. Cet homme s'appelle Wallace Rayburn, du « Montreal Standard ». C'est l'un des deux correspondants qui se sont arrangés pour aller à terre. Il a été atteint par un éclat et a dû revenir à la nage.

Un gars blond, serré dans l'uniforme des Rangers, entre dans la salle à manger. C'est le sergent Kenneth Kenyon de Minneapolis. « Il faisait chaud à terre, dit-il, mais, bon Dieu, ce que ces Canadiens savent se battre ! »

Un destroyer, atteint par un Dornier, coule rapidement. Nous nous empressons tous pour le sauvetage. Tous les hommes sont sauvés.

L'ordre de retour est donné. Les navires reprennent la formation et s'éloignent de la côte.

NOUS SOMMES ATTEINTS

Les batteries de terre continuent leur tir. Les Dorniers et les Focke-Wulfs arrivent par rafales. Nous naviguons dans une mer bouleversée de cratères liquides que creusent les bombes et les obus. Si nous sommes atteints, les blessés de la salle à manger n'auront aucune chance de s'en tirer.

Nous sommes atteints. La bombe éclate à l'avant et tout le navire tremble. La détonation se répercute d'une paroi métallique à l'autre. Le steward de bord, Joe Crowther, s'exclame avec fureur : « C'est notre canon de 6 pouces ! Ma foi, on dirait tout à fait une bombe. » Les visages tendus se relâchent, et Joe s'empresse : « Une gorgée de brandy, cela vous réchauffera. Ce n'est pas tous les jours que vous aurez l'occasion de boire aux frais de la Marine Royale. »

Nous faisons route vers l'Angleterre, salués par deux dernières bombes qui frappent la mer à quelque 50 mètres de notre navire qui est en dernière position. De nouveau, nous parcourons le sentier frayé à travers le champ de mines. Tout le monde est épuisé.

Je m'en vais retrouver les Rangers. Ils sont fatigués, mais heureux. Un seul sujet de conversation : les Commandos.

« Ces grands diables sont les meilleurs combattants du monde, dit l'un d'eux. A côté d'eux, nous sommes des jeunes filles. »

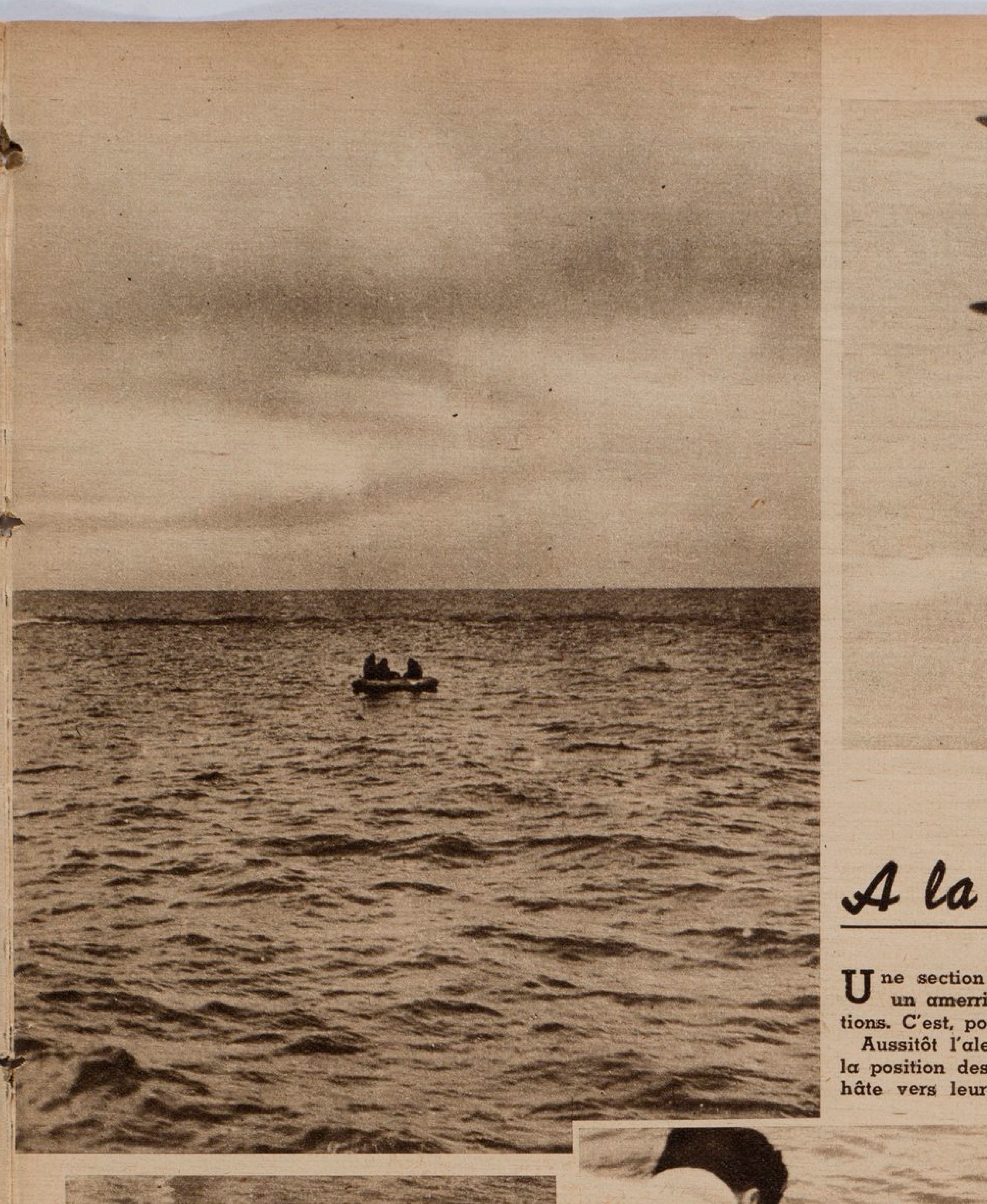
« Et ce sergent-major que nous avons ramené, dit un autre. Il avait dans le ventre un trou à travers lequel on pouvait passer le poing, et pourtant c'était lui qui nous criait « A terre ! » toutes les quelques minutes. Nous nous jetions à plat ventre, et immanquablement, une fraction de seconde plus tard, les rafales de balles de mitrailleuse passaient en sifflant au-dessus de nos têtes. ».

La navigation se poursuit normalement. Bientôt la côte anglaise se profile à l'horizon. Presque tous les navires sont revenus.

* * *

Ce raid a-t-il été un succès ? Nos pertes ont été lourdes. Mais cette opération nous a prouvé bien des choses, et nous en a appris d'autres. Elle a prouvé qu'une grande force peut être transportée à travers la Manche, et qu'elle peut débarquer. Elle nous a prouvé qu'on peut mettre des tanks à terre.

Mais la plus grande leçon du raid de Dieppe a été la suivante : les Britanniques et les Canadiens sont capables de combattre comme les Russes. Ceci est bon à savoir.





Un hydravion s'approche du rivage, transportant les naufragés qu'il a sauvés.

A la recherche des AVIATEURS PERDUS...

Une section spéciale de la R.A.F. dans le Moyen-Orient s'occupe de la recherche d'aviateurs ayant dû faire un amerrissage forcé en pleine mer. Des avions à long rayon d'action sont employés pour ce genre d'opérations. C'est, pour ainsi dire, une brigade de « pompiers de l'air ».

Aussitôt l'alerte donnée, les membres de l'équipage de la brigade de secours, après avoir reçu des détails sur la position des aviateurs à secourir, par un bureau spécialement affecté aux renseignements, se dirigent en toute hâte vers leurs appareils. Ils emportent tout ce qui peut servir aux rescapés : embarcations en caoutchouc, ustensiles divers, vivres, pansements et le reste et prennent leur envol en direction du lieu du sinistre. Les recherches prennent parfois plusieurs heures, car il n'est pas toujours facile de repérer le lieu où les malheureux aviateurs se débattent comme ils peuvent dans l'eau en attendant d'être secourus.

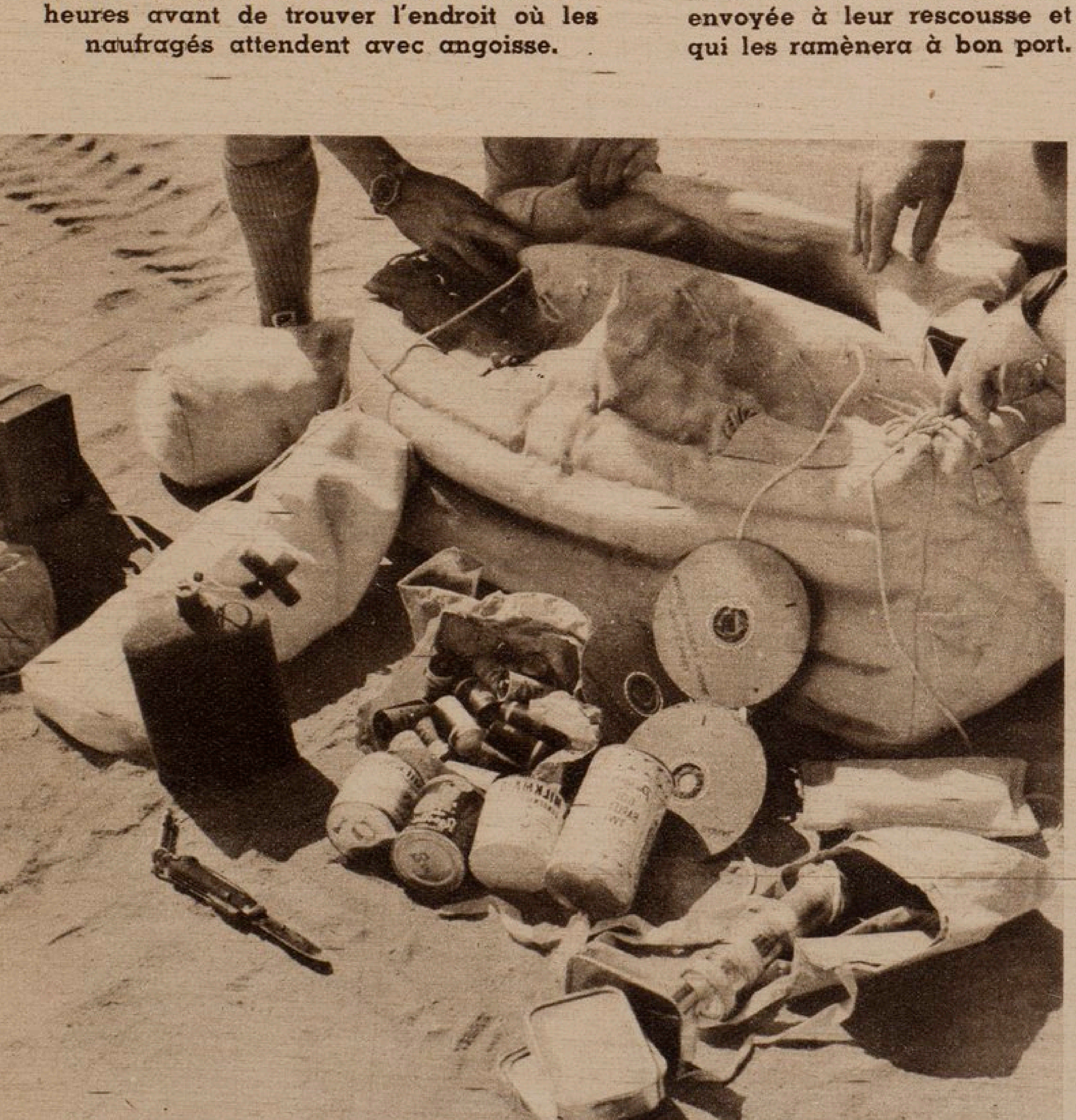
L'avion lâche aux rescapés, à l'aide d'un parachute, un grand ballot contenant aussi bien de la nourriture que de l'eau, que toutes sortes d'objets pouvant leur être utiles. Aussitôt des vedettes rapides sont dépêchées vers le lieu du sinistre pour ramener les survivants.

Cette brigade a jusqu'ici rendu de grands services et nombre de vies humaines ont pu ainsi être sauvées de la mort.

Six hommes d'équipage d'un bombardier durent, au large de Solloum, faire une descente forcée en parachute. Abandonnés à leur sort, ils allaient périr irrémédiablement quand ils furent repérés par la brigade de secours et sauvés.

Un launch de secours va à la recherche des aviateurs. Il lui faut parfois plusieurs heures avant de trouver l'endroit où les naufragés attendent avec angoisse.

Voici les naufragés montant à bord de la vedette rapide envoyée à leur rescousse et qui les ramènera à bon port.



Des sacs en caoutchouc contenant des lampes de poche et des batteries, des cigarettes, signaux de détresse, du lait condensé, du jus de tomate, un canif, un sifflet, une bouteille d'eau potable, etc., sont jetés, à l'aide d'un parachute, aux aviateurs en détresse, leur permettant ainsi d'attendre l'arrivée du secours.



Des boissons chaudes raniment les rescapés.

J'étais prisonnier de guerre...

EVASION...

Nous sommes sur les docks à l'endroit précis où est arrivé quelques semaines avant la guerre au splendide paquebot de la Transat le « Paris » l'accident que l'on sait. Le feu s'étant déclaré à bord, les pompiers ont fait la fausse manœuvre de diriger trop d'eau sur un côté du navire et, le déséquilibre s'aggravant, le vaisseau est couché sur le côté.

Le pseudo-lieutenant qui me commande est entré dans un hangar et je suis ainsi dissimulé à ses yeux.

Ma décision est prise en un clin d'œil. Rien ne semble présager notre prochaine libération. Au contraire, le départ pour l'Allemagne semble imminent. Une carte reste à jouer, le risque est énorme, mais le jeu en vaut la peine. Si ce que je vais entreprendre réussit, c'est la délivrance, récompense inégalable.

Je descends vivement du camion et grimpe le long de la coque du « Paris » et par un hublot me glisse dans ce qui fut une cabine. J'ai de l'eau jusqu'au-dessus des genoux. Jamais je n'aurai cru monter sur un paquebot dans cette position. Je reste là plus d'une heure, le cœur battant à tout rompre. J'entends distinctement des cris, des appels. Au bout d'un certain temps, le moteur de mon camion qui s'éloigne. Avec prudence, je sors péniblement de ma cachette, retire le boléro qui, avec un pantalon, compose l'uniforme anglais, lequel depuis mon arrivée au Havre remplace mon uniforme français en loques.

Soudain, j'entends une moto qui s'approche. Je gagne derrière un hangar une cachette moins humide que la précédente. Si seulement je pouvais trouver un pantalon civil pour remplacer ce maudit knicker trempé, je pourrais presque marcher sans crainte.

L'Allemand a arrêté sa moto et s'éloigne à grands pas vers un dock lointain. Il a laissé sa machine à 10 mètres de moi, le chemin qu'il prend n'étant praticable qu'à pied. Je connais cette moto pour l'avoir examinée dans le garage du fort. Je risque le tout pour le tout : je m'en empare, la mets en marche et file à pleins gaz. Je passe dans cet équipage devant le planton qui se trouve à l'entrée du port. Il ne se soucie nullement de moi, car quelques prisonniers qui travaillent dans le garage emploient parfois autos et motos pour les essais. Je traverse le Havre sans ennuis et m'arrête devant la gare où j'abandonne la moto.

Je m'approche d'une petite Peugeot sur le parebrise de laquelle je vois les lettres S.P. qui l'autorisent à circuler. Une dame est assise à l'intérieur. Je lui demande si la voiture est autorisée à circuler en dehors du Havre. Elle me dit malheureusement non et me demande si je suis Français ou Anglais, et m'affirme que cela n'a d'ailleurs aucune importance si j'ai besoin d'aide. Je lui confie brièvement ma situation ainsi qu'à son mari qui vient de sortir de la gare.

Ils proposent tous deux de m'emmener immédiatement. Je suis très touché, le risque étant grand pour eux également, mais l'endroit n'étant pas favorable, je leur suggère de traverser la place et de m'attendre avec la voiture dans une petite rue que je leur désigne. En effet, quelques Allemands sont aux environs et je me figure qu'ils me regardent déjà.

Quelques instants après, à l'entrée d'une ruelle déserte, je m'engouffre dans la petite voiture, cependant que le vieux monsieur embraye plus vite qu'il ne l'a jamais fait peut-être et que la dame prend le chapeau de son mari pour m'en couvrir la tête et me jette vivement un manteau sur les épaules.

Nous virons en haut de la côte et entrons dans la cour de la maison de mes bienfaiteurs. Ils me déclarent en sûreté. Là je peux me montrer, je suis sauvé tout au moins momentanément. Ils me conduisent dans leur maison et m'habillent de vêtements civils. Je suis méconnaissable. Ensuite le monsieur m'emmène dans un des petits bars que je fréquentais avec Oswald. On ne me reconnaît pas tout de suite et j'en suis fort aise. Immédiatement on me trouve une chambre meublée et je demande qu'un camionneur ami du propriétaire de ce bar me conduise à Paris à un de ses prochains voyages.

Je reste 48 heures dans ce meublé, toujours pas de camionneur. L'impatience, l'inquiétude ont vrillé mes nerfs. J'ai essayé de lire les aventures stupides de romans populaires qui traînaient dans ce garni. J'use ainsi quelques heures.

A bout de patience, je décide de prendre le train, non pas depuis le Havre dont la gare est sûrement surveillée ; j'ose prendre le tramway et me rends dans la banlieue du Havre d'où j'ai l'intention de prendre le train jusqu'à Rouen.

Arrivé à la gare de ce village, on m'annonce que le prochain train pour Rouen est le lendemain à 6 heures. Je dois donc encore trouver un refuge pour la nuit. Il y a près de la gare un petit restaurant qui loue des chambres et dont la patronne a l'air d'une brave femme. Je lui confie ma position. Elle accepte de me donner asile sans que j'aie besoin de remplir l'habituelle fiche des hôtels. Elle ne veut que je paie ni mon dîner ni ma chambre et tient

Dans notre dernier numéro, M. André Sapriel nous a conté, avec une simplicité touchante et une vision directe des événements, les péripéties de sa vie de soldat et les détails d'une reconnaissance périlleuse parmi les lignes ennemies. Il est finalement fait prisonnier et subit avec ses compagnons les affres de la captivité. Aucune nouvelle ne leur parvient. Les semaines passent... Un jour, un camarade s'échappe. « Suis-je un lâche ? » se demande le soldat Sapriel. Depuis ce moment, il n'a qu'une idée : fuir, fuir à tout prix, au risque même de sa vie, pour reprendre le combat auprès de ses frères d'armes.

Voici, dans les lignes qui suivent, le récit de son évasion.

absolument à me remettre 20 francs que j'accepte pour ne pas froisser cette brave femme.

C'est elle encore qui, le lendemain matin à 6 heures, m'accompagne au train et feint d'être ma mère qui vient jusqu'à mon wagon bondé d'Allemands qui partent en permission. Elle simule de me donner des conseils pour les achats que je suis supposé faire à Rouen. Je l'embrasse et cette fois je n'ai guère besoin de simuler tant je lui suis reconnaissant.

PARIS...

L'omnibus, après de nombreux et interminables arrêts, arrive enfin à Rouen quelques minutes avant le passage de l'express pour Paris. Dans cet express qui ne doit plus s'arrêter avant la capitale, je suis assis en face d'un officier allemand de la Reichbahn, cet organisme contrôlant déjà les chemins de fer de la zone occupée française. Je n'en mène pas large et du coin de l'œil compte les poteaux qui à chaque kilomètre indiquent la longueur du parcours qui reste à franchir, et bientôt c'est Pontoise où le train passe lentement sur un pont rebâti provisoirement en bois, et à mon étonnement c'est à la gare du Nord que nous arrivons (autrefois on arrivait du Havre par la gare St. Lazare, mais les Allemands ont changé même cela).

Une foule innombrable de soldats allemands encombre la gare. Pourvu qu'on ne regarde pas mes pieds... ils nagent littéralement dans les souliers trop grands qu'on m'a prêtés, cela seul pourrait donner l'éveil et indiquer que je suis un prisonnier militaire évadé.

Et je traverse Paris le cœur gros d'y voir circuler seulement les grises autos militaires allemandes. Horreur... la croix gammée flotte au-dessus de la tour Eiffel. Le métro est un vieil ami dont les célèbres affiches « Dubonnet » m'attendrissent. Je ne sais pourquoi, je me sens plus en sûreté depuis que je suis dans la grande ville.

Je me rends chez un parent (naturellement pas chez celui dont j'avais donné l'adresse aux Allemands, lesquels m'avaient demandé mon domicile, prétendant en avoir besoin pour me libérer).

Stupéfaction et joie familiale. On me loue un petit appartement meublé dont le gérant est un ami et qui ne signalera pas ma présence. Le couvre-feu est à 23 heures. Je rentre tôt. Il ne faut surtout pas que je me fasse prendre par une patrouille.

Le lendemain je m'adresse avec candeur au bureau de démobilisation du Boulevard Exelmans. Je raconte à l'officier français mon odyssée, lequel s'écrie : « Mais sauvez-vous donc, malheureux ! Nous devrions vous remettre aux autorités allemandes ! » La leçon a servi, et comme il y a à l'autre bout de Paris un second bureau qui démobilise, je me fais faire un faux certificat de domicile par une brave concierge d'un immeuble de ce quartier. Au bureau de démobilisation des « Minimes », on me demande immédiatement si j'ai été fait prisonnier et, sinon, pourquoi j'ai tant tardé à me faire démobiliser. Je prétends avoir été malade en province. On me fait remplir des fiches sur lesquelles je dois apposer mes empreintes digitales et on me dit de revenir chercher ma fiche de démobilisation trois jours plus tard.

Le deuxième jour se présentent chez mon oncle un officier allemand, un soldat et un interprète. Ils perquisitionnent et emploient l'habituel système d'intimidation cher aux Teutons. Ils disent à mon oncle que si je me présente à l'hôtel Edouard VII ou à la caserne du Raincy, il ne me sera fait aucun mal. Au cas contraire, je serai fusillé.

Mon oncle qui était au courant de mon évasion leur répond qu'il me croyait prisonnier et qu'il n'a aucune nouvelle de moi.

Il me fait prévenir immédiatement de me méfier du bureau de démobilisation. Il y avait en effet lieu de croire à une cohésion entre les services. J'y envoie un ami pour s'enquérir si ma fiche de démobilisation est arrivée, prétendant que j'étais en province et que je viendrais alors la chercher. Mon ami revient me dire que tout est en règle et que rien ne lui a semblé suspect, et nous allons tous deux chercher ladite feuille.

Je prends à tout hasard, bien que nous soyons en plein été, un pardessus dans la poche duquel je mets un rasoir, car si je suis repris je pourrais au moins me couvrir et me raser. Mais non, mes craintes sont vaines, je suis démobilisé. On me remet 1.000 francs de prime !

Toutefois le séjour à Paris, s'il se prolonge, menace de devenir dangereux. Je décide de franchir clandestinement la ligne de démarcation. Je suppose que vers le sud de la France ce sera plus facile.

NUIT D'ÉMOTION

Un soir à Libourne, dans un hôtel où je passais la nuit, la veille du jour où je dois franchir la frontière, ma porte est enfoncée, vers une heure du matin, par la feld-gendarmerie, la police militaire allemande, casquée, armée jusqu'aux dents. Je me crois perdu, quand un index vengeur se tend vers moi, cependant qu'une voix s'écrie : « Deutsch soldaten ? » — « Nich Ich franzosen ! » réplique-je. Et, reprenant un peu contenance, je tends ma feuille de démobilisation. Claquements de talons, saluts respectifs et on me laisse à mes méditations et à divers cauchemars qui occupent le restant de ma nuit. Nos occupants cherchaient des soldats allemands qui préféraient les yeux d'Eros à ceux de Mars, comme me l'apprit quelques minutes plus tard le tintamarre provoqué par la découverte du nazi coupable, qui donnait aux bras d'une belle sa préférence, sur les projets de conquête d'Hitler.

Brave feuille de démobilisation qui m'a sauvé !

Le lendemain à travers champs, quelque 25 kms pédestrement franchis, agrémentés de passages aquatiques et grâce à l'aide d'un gamin qui connaissait bien la région, à la barbe des patrouilles allemandes, j'arrive en zone non occupée.

VOYAGE

Et tant à Cannes qu'à Mégève et en Suisse, pendant un an et demi je connais les émotions décevantes de la course aux visas et des démarches fastidieuses.

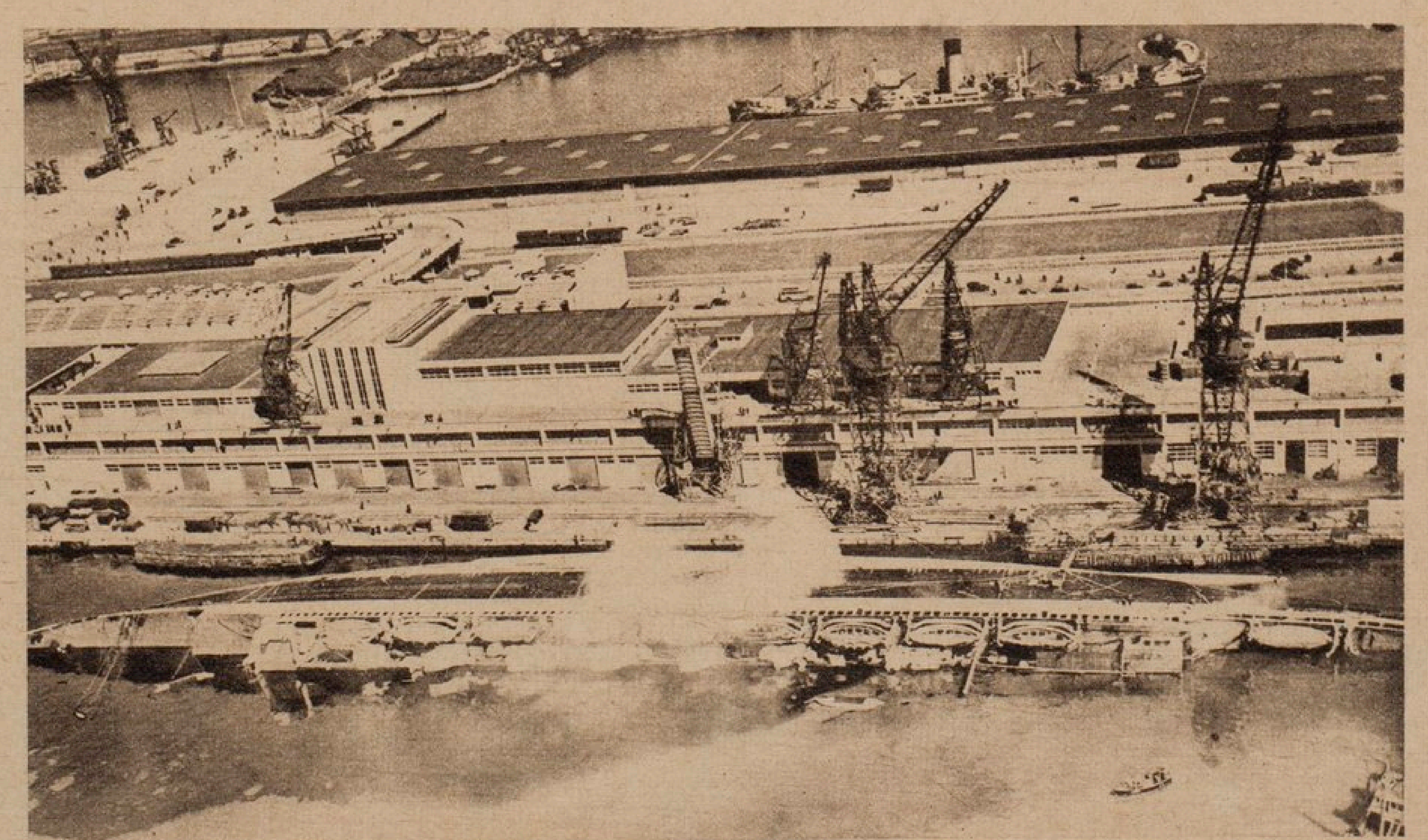
Quand un visa est accordé, les autres ne sont plus valables, ce sont de continuels faux départs.

Enfin, après mille difficultés par Alger puis Casablanca où je séjourne un mois sans être sûr de pouvoir continuer le voyage, je réussis à gagner Tanger d'où je vole à Lisbonne.

Deux mois plus tard, un bateau portugais, par la route du Cap, me mène à Lourenço-Marquès, dans l'Afrique portugaise. Encore deux mois de séjour dans cette ville et sept mois exactement après mon départ de Marseille, je prends enfin l'avion jusqu'au Caire.

ANDRE SAPRIEL

FIN



...Je descends vivement du camion et grimpe le long de la coque du « Paris » et par un hublot me glisse dans ce qui fut une cabine...

LE TRAFIC DES TIMBRES en temps de guerre

La guerre a particulièrement affecté le marché des timbres-poste. Ainsi, les intéressés ont enregistré une hausse considérable sur les vignettes d'Océanie, pour la simple raison que le conflit s'est étendu à ces régions lointaines. Il en est de même en ce qui concerne les timbres du Bornéo septentrional, de Labouan et de Madagascar.

Tous les collectionneurs de timbres sont unanimes à déclarer que leur innocente manie n'est pas une spéculation, mais bel et bien un simple délassement. C'est ainsi qu'on raconte que le roi George V de Grande-Bretagne éprouvait un plaisir immense à se divertir avec sa précieuse collection, qui est encore soigneusement entretenue par Sir John Wilson. Dans l'armée britannique, un bon nombre de soldats, officiers subalternes ou de haut rang se délectent avec des albums remplis de vignettes pittoresques. On estime aujourd'hui que le nombre des collectionneurs atteint en Grande-Bretagne le demi-million. La valeur des collections est variable et va des quelques shillings que vaut un album d'enfants jusqu'aux « trésors » que possèdent quelque six ou sept experts, et qui sont estimés au-dessus de 35 mille livres sterling. Sur les 500.000 collections, les statisticiens estiment que 250.000 ne valent pas plus qu'un billet de dix livres, 30.000 atteignent 100 livres, 1.000 valent mille livres et seulement deux cents peuvent être évaluées à 5.000 livres ou plus.

Le trafic des timbres est aujourd'hui soumis, en Grande-Bretagne, à une réglementation sévère. Un Anglais désireux de vendre sa collection aux Etats-Unis, par exemple, doit le faire par l'entremise de l'Association des Philatélistes Britanniques. La vente se traitera en dollars, payables en livres sterling. Le prix versé par l'acheteur doit parvenir en Angleterre six mois au plus tard, à partir de la date de la transaction. Dans le cas contraire, la Banque d'Angleterre intervient énergiquement.

Les timbres émis par l'ennemi n'ont pas droit d'entrée en Grande-Bretagne, parce qu'ils sont considérés comme « marchandise ennemie ». Ainsi, si un réfugié arrive dans les Iles Britanniques avec quelques séries de timbres émis par les forces d'occupation en Pologne, il ne pourra s'en débarrasser qu'en s'adressant au marché noir. Le cas de Saint-Pierre-et-Miquelon est différent, et un pilote de la R.A.F. tira trente livres de quelques vignettes qu'il avait rapportées de ces îles. Si un Anglais ou un étranger désirent transporter leur collection aux Etats-Unis, par exemple, il y a beaucoup de probabilités que l'autorisation soit refusée à l'Anglais et accordée à l'étranger parce qu'il se trouve en Grande-Bretagne en transit.

Plusieurs gouvernements réfugiés en Grande-Bretagne ont augmenté leurs fonds en ayant recours à des émissions de timbres-poste. Ceci a été déjà fait par les Polonais, les Français libres et les Hollandais libres. Dans quelques semaines il y aura une nouvelle émission de timbres de la Hollande Libre, pour l'île de Curaçao : les vignettes représenteront le profil de la reine Wilhelmine, des avions, et même des aérodromes. La série sera probablement mise en vente à deux livres, mais il est à prévoir que ce prix augmentera rapidement. En temps de paix, plusieurs petits Etats amélioraient considérablement leur situation financiaire, grâce à de fréquentes émissions de timbres-poste. Tel fut le cas du Liechtenstein. Son émission de 1935, valant 5 francs à l'origine, est aujourd'hui payée Lst. 10.

Les profanes seront sans doute surpris d'apprendre que les dates d'oblitération n'ont qu'une influence insignifiante sur la valeur d'un timbre. Par exemple les vignettes qui furent tamponnées à Singapour le dernier jour avant l'entrée des Japonais dans la ville n'ont pas augmenté considérablement.

Quels sont les arbitres suprêmes des prix des timbres-poste ? A ce sujet, chaque pays possède un catalogue principal qui est considéré comme un évangile : Stanley Gibbons pour la Grande-Bretagne, Scott à New-York, Michel à Berlin et Yvert à Paris. Mais, en fait, les prix indiqués sur les différents catalogues ne sont qu'une indication particulière. Car un timbre voit sa valeur changer suivant qu'il est en bon ou mauvais état, suivant qu'il fait partie d'une série ou qu'il est mis en vente séparément, et ainsi de suite.

Et voici maintenant une liste succincte des timbres auxquels s'intéressent le plus les collectionneurs de notre époque : timbres de la poste aérienne de la Nouvelle-Guinée, timbres d'Aden, séries émises en 1938 à Asuncion, certaines vignettes de la Jamaïque, les dernières émissions australiennes, les timbres du Nigeria, de la Bolivie, de la Colombie.

Il est hors de doute qu'après la guerre, les philatélistes du monde entier passeront des journées agréables, lorsque la restriction sur l'importation des timbres ennemis sera levée, et que les vignettes aux couleurs bariolées pourront circuler librement à travers le vaste monde.

LES LIVRES

LA FILLE DU DIABLE

par Mahmoud Teymour

C'est une série de contes orientaux, et des meilleurs, que nous donne, dans cette œuvre remarquable, M. Mahmoud Teymour. Ces récits sont débités avec une simplicité qui conquiert dès les premières pages. Il est presque impossible de commenter plus avant cet ouvrage, alors que dans sa préface, écrite par M. Georges Dumani, il est si justement apprécié. Contentons-nous de reproduire un passage de cette préface :

« Comment ne pas goûter l'art avec lequel le récit s'arrête soudain, sans conclure, nous permettant de rêver sur le chemin de toutes les perspectives possibles et de trouver... les conclusions qui nous agréent ?... Teymour est un des jeunes qui enrichissent la littérature arabe. »

M. Gaston Wiet a contribué au succès de l'édition française par sa traduction impeccable, qui a transposé toutes les nuances de la langue arabe en un français léger, coulant, et particulièrement attrayant dans sa pureté.

CONTES POUR ENFANTS

par le Dr Caleb Gattegno

Un livre pour enfants comme son titre l'indique. Nous nous sommes livrés à une expérience chère à Charlie Chaplin qui projetait les passages de ses films devant des êtres simples. Nous avons lu « Une Etrange Forêt » et « Hassan le Bref et Osman le Long », devant un public d'enfants. Ils ont donné l'appréciation juste de l'œuvre. Un recueil, trop mince, hélas ! à notre goût. Nous savons particulièrement gré à M. Gattegno de son style simple, net, « sans pommade ». Son livre est divertissant au possible pour les petits : pour les grands, c'est un bain de fraîcheur. Nous souhaitons d'avoir très bientôt l'occasion de lire d'autres contes dûs à la plume de cet homme de science, qui sans doute a trouvé de passionnants problèmes dans ses études de l'âme enfantine.

HISTOIRES D'ENFANTS POUR GRANDES PERSONNES

par M. Robert Blum

M. Robert Blum se détourne de temps en temps de la grande industrie des assurances, pour « taquiner » la muse littéraire. Nous lui en savons gré, car chacune de ses œuvres est une réussite, et particulièrement celle-ci. Des contes, simplement présentés, bien écrits, habilement tissés, qui laissent transparaître la finesse, l'acuité d'observation, l'ironie badine, la sensibilité délicate et la richesse d'esprit, qui contribuent à former la personnalité littéraire de M. Blum.

Trois nouvelles œuvres de M. Blum sont en préparation. Nous nous en réjouissons, convaincus qu'elles seront de la même qualité que celles qu'il nous a déjà données et que tout le monde a tellement appréciées.

LE PETIT LIBRAIRE

par Ahmed Rassim

Le talent de cet écrivain égyptien qui manie la langue française avec une sûreté inégalable et une élégance frappante est décidément attachant. M. Ahmed Rassim ne traite pas un sujet : il l'effleure, le tâte d'un côté, puis de l'autre, pousse une pointe exploratrice en un point, s'appesantit sur un aspect, et tout à coup le lecteur s'aperçoit qu'il a pénétré un tout d'une manière totale. Le talent de M. Ahmed Rassim a été l'anesthésique, anesthésique extrêmement agréable, qui continue à produire ses effets longtemps après qu'on a fermé le « Petit Libraire ». L'œuvre est suivie de quelques proverbes orientaux d'une saveur toute particulière.

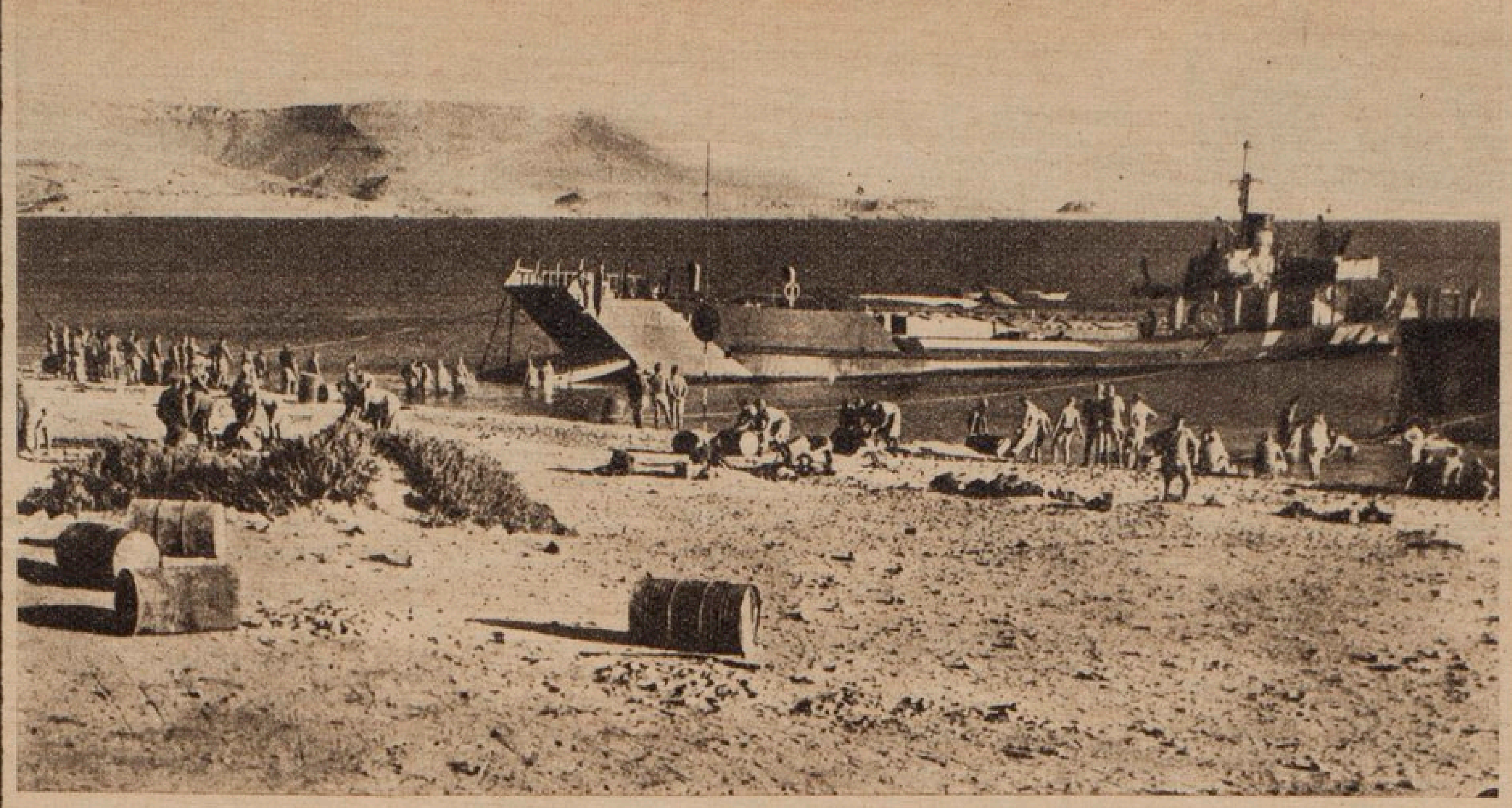
Merveilleux mariage entre l'esprit d'Orient et l'expression française, voici l'art dans lequel M. Rassim est passé maître.

PHANTASMES

par M. Horus W. Schenouda

Une œuvre spéciale, contre laquelle buteront comme devant une porte fermée tous ceux auxquels le surréalisme n'a pas encore livré la clé de ses mystères. Mais le profane même ne peut pas ignorer l'effort de recherche, d'enfantement douloureux que contient l'ouvrage de M. Schenouda. Les qualités de la nouvelle école peuvent être admises ou rejetées, mais nulle polémique ne saurait entamer la valeur de cette œuvre. M. Schenouda ne cherche sans doute pas l'approbation ou la réprobation de ses lecteurs. Il exprime ce qu'il a vu, ce qu'il a senti. Que chacun en fasse l'usage qui lui plaira. Mais l'auteur sait, et il a raison, que certains vibreront à l'unisson avec son âme avide d'infini et d'évasion de toute convention coercitive.

M. Fouad Kamel a illustré ce livre dans un esprit tout à fait conforme à la nature particulière de l'œuvre.



Un bateau-citerne accoste sur une partie de la côte d'où il déchargera ses barils.

L'EAU POTABLE DANS LE DESERT

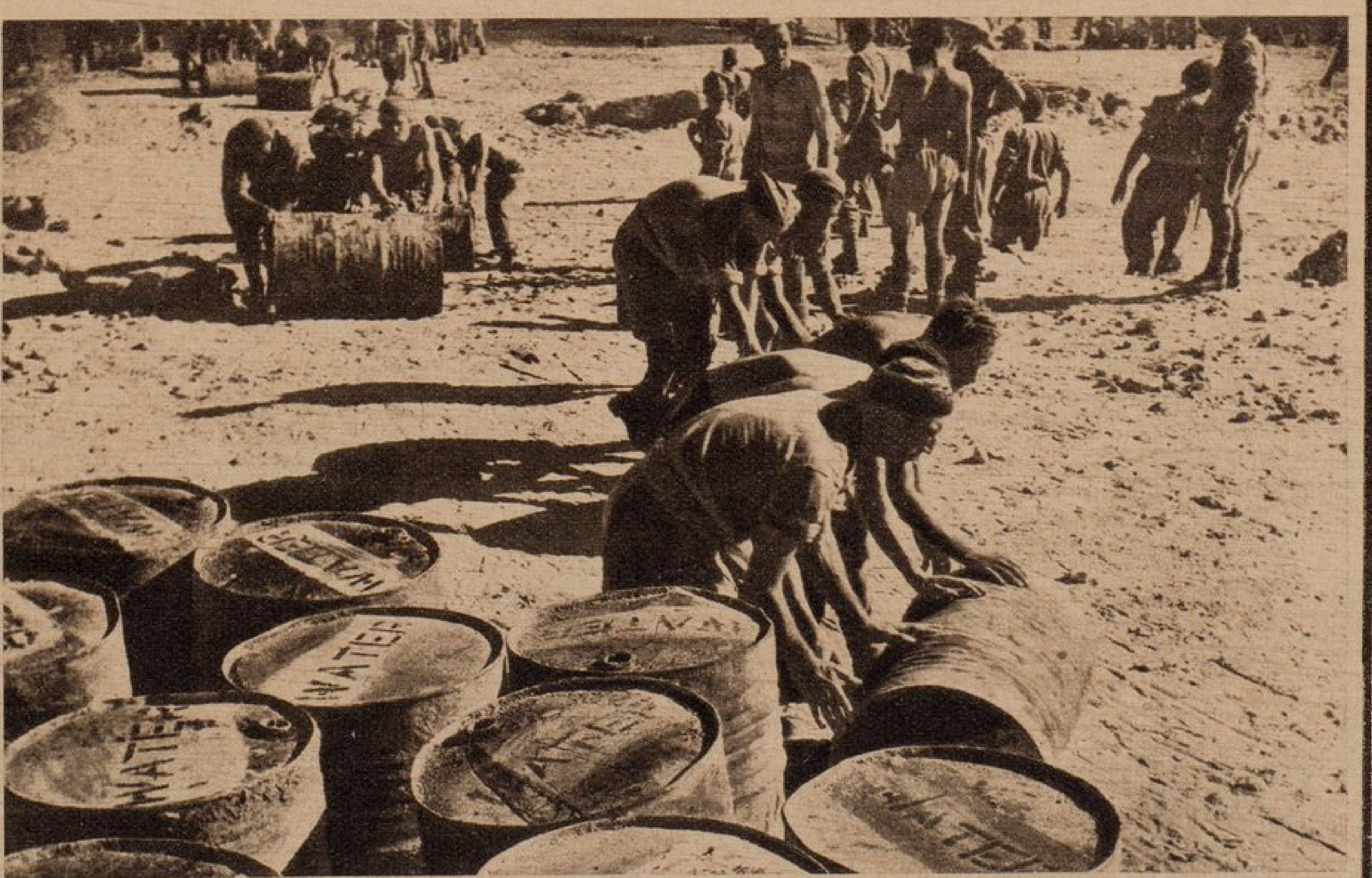
Un problème important se pose aux troupes avançant dans le désert de l'Ouest : celui du transport de l'eau potable. Voici de quelle façon méthodique se fait ce transport grâce auquel les troupes alliées peuvent se désaltérer à satiété.



D'une contenance de 44 gallons, les barils sont alignés dans la cale du bateau-citerne.



Les barils, sortis des cales, sont « roulés » sur des planches flottantes vers le rivage.



33.000 barils contenant chacun 44 gallons d'eau potable ont été expédiés d'Alexandrie à Solloum au début de l'offensive de Montgomery contre les troupes du maréchal Rommel.

10 ESPIONS...

(Suite de la page 7)

cilitez mon évasion. » L'homme rapporta le tout aux autorités qui lui ordonnèrent de faire semblant d'accepter la proposition moyennant un acompte. Le lendemain même, Ludwig disait à son geôlier : « Téléphonez à tel numéro et demandez Mr... Dites-lui que « Joe » est dans le pétrin et qu'il a besoin de 200 dollars. » Le nom fourni par Ludwig était celui de Paul Borchardt.

L'HISTOIRE DE BORCHARDT

Arrêté à son tour, voici l'histoire que Borchardt raconta au jury : il était le rejeton d'une famille juive, mais en 1908 il avait embrassé la religion protestante. En 1923, il devint catholique pour se marier. Officier supérieur de l'armée allemande pendant la dernière guerre, il avait servi en Arabie et dans le Moyen-Orient. Il s'était spécialisé dans la géographie militaire, et après l'armistice il avait enseigné cette science à Munich. Il vécut tranquille jusqu'à l'avènement de Hitler. En 1938, malgré ses relations influentes, il fut arrêté par la Gestapo et enfermé dans le camp de concentration de Dachau. Grâce à l'amitié d'une ancienne connaissance qui avait réussi à occuper un poste important dans l'administration nazie, il avait été libéré au bout de quelque temps et était parvenu à quitter l'Allemagne pour l'Angleterre, d'où il avait passé par la suite aux Etats-Unis.

En Amérique, il avait fait la connaissance de Joseph Kessler. Il déclara n'avoir jamais connu Ludwig sous son véritable nom. Kessler lui avait apporté à plusieurs reprises de l'argent ? Il admit le fait. Il pensait que ces sommes lui étaient envoyées par sa femme.

Quand l'avocat général lui demanda des explications sur ses fréquentes visites au consulat d'Allemagne de New-York, Borchardt répondit que sa femme, pure aryenne, avait été obligée de demander le divorce. Il avait dû se rendre auprès du consul allemand pour signer les documents afférents à la procédure de séparation. Il déclara, la main sur le cœur, que depuis qu'il avait mis le pied aux Etats-Unis, il n'avait jamais tenté quoi que ce fût de nature à léser les intérêts américains. Il avait même offert ses services au gouvernement, mais sa demande n'avait pas encore été acceptée.

L'histoire de Borchard était émouvante au possible, mais l'avocat général lui posa une question à brûle-pourpoint :

— Vous prétendez que vous êtes né Juif, et qu'ensuite vous vous êtes converti au protestantisme et au catholicisme. Vous avez omis de nous dire dans quelles circonstances vous avez embrassé la religion musulmane, ainsi que le prouve ce document que nous avons saisi chez vous.

Borchardt fut obligé d'admettre qu'alors qu'il essayait de faire la concurrence à Lawrence, il avait jugé bon, pour se ménager la sympathie des tribus arabes, de se convertir, pour la forme, à l'islamisme. L'avocat général continua son interrogatoire. On apprit ainsi qu'un cousin de l'inculpé était toujours officier supérieur de la Reichswehr, malgré son origine juive. On apprit que Borchardt n'avait séjourné que deux semaines à Dachau, le terrible camp de concentration d'où les malheureux détenus ne sortent que les pieds devant. On apprit qu'il avait quitté l'Allemagne muni d'un passeport en bonne et due forme, lequel n'était pas marqué par le « J » désignant les Allemands de race juive. Et c'est ainsi que peu à peu la vérité éclata au grand jour. Les services d'espionnage allemand avaient eu la brillante idée de faire passer leur agent, Borchardt, pour un réfugié authentique. Le coup de l'internement à Dachau était une partie de la mise en scène savamment montée par Berlin. Le Ministère Public exhiba une telle quantité de preuves accablantes à l'encontre de Borchard que celui-ci, effondré, n'osa plus soutenir sa thèse première. Il commença à se contredire, et toutes ses explications devinrent incohérentes.

Lorsque Ludwig informa la Gestapo que les G.-Men étaient après lui, Borchardt reçut un message, signé « R », lui enjoignant de rompre avec sa dulcinée « Josefa ». Cette appellation désignait Ludwig, qui était « cuit ».

UN PROCÈS SENSATIONNEL

Les débats durèrent cinq semaines, au bout desquelles les inculpés furent amenés devant le juge.

Lucy Boehmler reçut la peine la plus légère, en considération de sa coopération avec le gouvernement : cinq ans de prison. Schroetter, le commandant du bateau de pêche qui avait plaidé coupable, se vit infliger 10 ans de réclusion. Par la suite, il se suicida dans son cachot. Schlosser récolta douze ans. Helen Mayer, Mueller et Pagel, quinze ans chacun. Borchardt et Ludwig furent punis du maximum de la peine prévue par la loi : vingt ans de travaux forcés.

Un journal de New-York parut le soir du verdict avec la manchette suivante : « Des espions veinards récoltent 117 années de prison ». Pourquoi furent-ils veinards ? Parce que, malgré leurs méfaits, toutes leurs activités eurent lieu avant l'entrée en guerre des Etats-Unis. S'ils avaient été arrêtés après le 7 décembre 1941, ils auraient tous subi le châtiment suprême de l'espion : la mort.



AVEZ-VOUS GROSSI... cet été ?

Quand il fait très chaud, on n'a guère envie de sortir de chez soi. On ne marche plus, on ne prend plus d'exercice sous prétexte que la température épuise, on supprime même la gymnastique, mais on ne s'en permet pas moins des repas abondants, toujours trop abondants, hélas !

Si vous avez agi ainsi, il n'est pas étonnant que maintenant, au moment où l'hiver est là, vous vous retrouviez avec une silhouette épaissie et une peau terreuse — ou même fanée — ainsi qu'avec quelques petits boutons qui ont fait sur votre épiderme leur apparition sournoise.

Supprimons-les vite, voulez-vous ? Refaisons peau neuve, corps neuf. Reposons notre foie fatigué, excitons notre estomac engourdi, remettons en route notre sang paresseux. Vivifions-nous, en un mot.

Mais c'est d'abord intérieurement que nous devons soigner notre corps, car toutes les crèmes et tous les fonds de teint du monde ne nous donneront pas cet air de santé, seul indice d'un corps en parfait équilibre.

●

Si vous avez un teint terreux et le blanc de l'œil jaunâtre, faites la cure végétale suivante : mangez surtout des pommes de terre accompagnées de légumes verts, tels que haricots verts, poireaux, etc... Joignez-y, tous les jours, si vous le pouvez, un artichaut bouilli. Si vous n'aimez pas ce légume, mangez-en au moins le cœur. Mais vous ferez quand même bouillir les feuilles et vous boirez leur eau de cuisson, froide et sucrée, à raison d'un verre tous les soirs avant de vous coucher.

●

Si vous avez des rougeurs au visage ou de l'acné, ce serait là un signe que vos intestins ont besoin d'être réveillés. Votre cure végétale portera alors de préférence sur un régime modéré de pommes de terre, d'épinards et de laitue. Comme fruits, vous préférerez les bananes.

Je vous recommande particulièrement deux fruits au début de l'hiver : l'orange et le citron. L'orange à cause de sa teneur en vitamines, le citron pour ses vertus curatives.

Buvez, buvez beaucoup. N'hésitez pas à avaler au moins une dizaine de verres d'eau par jour afin de « laver » vos intestins. Si vous êtes constipée, cela vous aidera énormément.

●

Donnez de l'air à votre visage. Profitez des dimanches ensoleillés pour passer la journée en plein air. Vous ne mettrez ni fond de teint ni poudre, afin que votre peau respire librement.

Pendant toute cette journée de liberté, vous respirerez profondément, vous marcherez bien droite, les épaules rejetées en arrière, la tête levée. Vous resterez sans chapeau, sans manteau, en vous contentant, s'il fait froid, d'un bon chandail. Et vous marcherez au moins deux heures, à grands pas, les pieds chaussés de souliers à talons plats, afin que les muscles de vos jambes ne se crispent pas.

●

Le soir enfin, avant de vous coucher, lavez-vous des pieds à la tête avec une brosse et du savon, frottez-vous bien pour nettoyer tous les pores de votre peau. Vous vous rincerez à l'eau tiède et ensuite vous vous frotterez très énergiquement au gant de crin. Vous vous coucherez en laissant votre fenêtre grande ouverte... même s'il vous faut avoir trois couvertures de laine sur votre lit.

●

Deux ou trois semaines de ce régime vous donneront déjà une peau neuve et, comme vous serez encouragée par les résultats obtenus, vous continuerez jusqu'à ce qu'on dise de vous : « Elle semble avoir rajeuni de cinq ans. Je me demande quel est son secret de beauté ? »

ANNE-MARIE

PETITS CONSEILS pratiques

● **Pour laver des bas de fil noir et les rendre beaux, il faut employer une lessive froide, les savonner, les rincer à l'eau froide et, pour finir, les passer au bleu.**

● **Pour enlever les taches de peinture sur les blouses blanches, enduisez les taches de savon mou et laissez quelques heures, puis raclez avec une lame de couteau. Passez ensuite un peu de benzine et faites bouillir votre blouse.**

● **Si vous avez de très vieux parquets et que les rainures soient disjointes, pour combler cet espace, faites fondre au bain-marie du mastic de fontaine (en vente chez les marchands de couleur) que vous rendrez plus malléable par le mélange d'un peu d'huile de lin. Pour obtenir la teinte de votre parquet, vous y ajouterez de la couleur en poudre : ocre, terre brune. Vous versez ensuite dans les fentes jusqu'à affleurement. Mais il faut agir vite, car le mastic durcit rapidement. Après complet refroidissement, vous passez la cire.**

● **Pour dégraisser un bouillon chaud, il faut mouiller un linge à l'eau froide, le mettre sur une passoire et passer le bouillon à travers le linge : la graisse restera dans le torchon.**

La bonne cuisine

L'art d'accommoder LE BOUILLI

Certains gastronomes soutiennent qu'en cuisine, il ne doit pas y avoir de « restes » après les repas. C'est très exagéré, surtout en temps de guerre où tout est économie et restrictions.

Si l'on fait un pot-au-feu, par exemple, un ménage de deux personnes n'arrivera jamais à manger en un jour le gros morceau de bœuf indispensable à la bonne confection du bouillon. Il en restera une bonne partie... Tant mieux, car il y a d'excellentes façons d'arranger les restes du bouilli :

Bœuf bouilli à la bourgeoise

Coupez en tranches les restes de votre bouilli, rangez-les sur un plat creux allant au four, semez dessus du persil, poivrez, salez, mouillez avec du bouillon jusqu'au niveau des tranches, ondoyez de chapelure fine et mettez au four pendant une vingtaine de minutes, tout au plus.

Bœuf bouilli à la sauce

Mettez un morceau de beurre dans une casserole, du persil et faites revenir légèrement, mettez-y ensuite une cuillerée à bouche de farine, remuez le tout ensemble, versez un verre de bouillon, tournez bien jusqu'à ce que cela commence à bouillir, poivrez et salez. Quand la sauce aura bouilli cinq minutes, vous y mettrez votre viande, que vous aurez découpée en tranches fines. Une fois la viande réchauffée dans la sauce, ajoutez à celle-ci une liaison de jaunes d'œufs (un jaune d'œuf pour quatre tranches de bouilli).

Bœuf bouilli aux oignons

Coupez des oignons en tranches (deux oignons par personne). Dans votre poêle mettez un morceau de beurre, faites-le chauffer, jetez les oignons dessus, faites-les dorer et mettez un léger nuage de farine, un filet de vinaigre, du bouillon, remuez la sauce dans la poêle, mettez-y votre bouilli coupé en tranches, salez et poivrez. Quand le bouilli est chaud, servez immédiatement.

Bouilli sauce piquante

Coupez le bouilli en tranches d'une épaisseur d'un centimètre, en enlevant les parties grasses, rangez les tranches dans un plat à gratin, arrosez ces tranches avec du bouillon, mettez au four (un quart d'heure) jusqu'à évaporation du bouillon. Au moment de servir, versez sur les tranches une bonne sauce piquante.

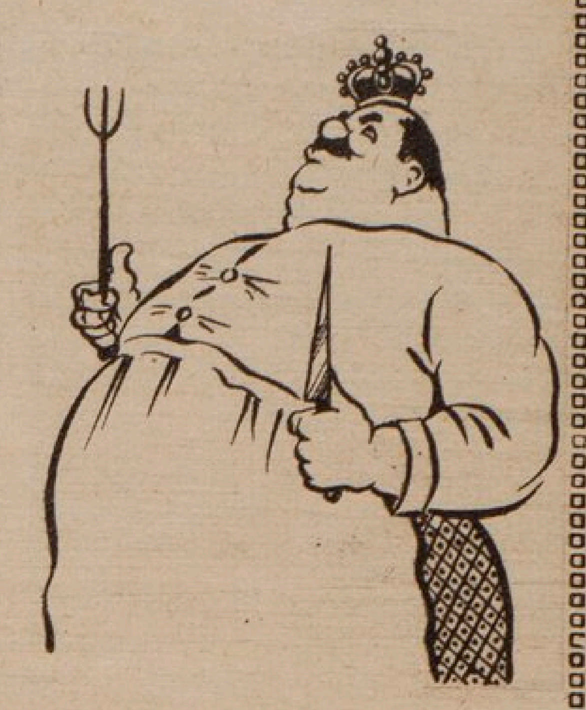
Bouilli maître d'hôtel

Coupez le bouilli par tranches que vous faites réchauffer dans un peu de bouillon, égouttez les tranches, servez sur beurre chaud manié avec du persil et du jus de citron.

●

Vous voyez, mesdames, qu'entre vos mains habiles, les restes du bouilli sont une mine inépuisable d'excellentes préparations bien simples à exécuter.

Lettre à ma Cousine



Ma chère cousine,

Anthelme Brillat-Savarin, gastronome réputé et écrivain de talent, eut été l'autre soir, s'il avait été là, bien édifié sur le plaisir qu'éprouvent certaines gens à parler « bonne chère ». En effet, las de se livrer aux commentaires sans fin qu'entraîne une discussion politique, et écœuré des pronostics financiers qui vont à l'encontre des prévisions les plus judicieuses, quelques convives d'une hôtesse réputée pour la qualité de sa table trouvèrent plaisant, au sortir de l'excellent repas qui leur fut servi, de déployer leur verve dans un domaine à vrai dire bien terre à terre.

Foin des lettres et de la philosophie, de la science ou des arts ! Seule la cuisine fut à l'ordre du jour, la cuisine sous tous ses aspects, depuis la sole à la crème, jusqu'aux côtelettes à la Villeroy, en passant par toutes les formes que revêtent gigots et volaille, selon qu'on les trempe dans tel spiritueux ou qu'on les passe plus simplement à la broche.

— Je n'ai rien goûté d'aussi bon dans ma vie, dit quelqu'un, que des champignons farcis, dégustés dans un restaurant, jadis célèbre, de Paris.

— Ceci n'est rien, répliqua un autre. Demandez-moi un jour de vous confectionner à ma façon des escargots à la cénonaise ou une fressure de porc, spécialité de la Basse-Bourgogne, dont je détiens le secret.

— Que diriez-vous de perches à la hollandaise ou d'un coq au vin? fit encore un troisième. Je me rappelle une toute petite bicoque en Auvergne dont ce dernier plat était la spécialité. Aucun mets ne peut lui être comparé, ajouta-t-il péremptoire.

Ainsi défila toute la gamme des carpes à la bière, des coquilles de moules bordelaises, des coulibiacs de saumon, des canetons à la rouennaise, que sais-je encore, qui alimenta les conversations jusqu'à la fin de cette soirée que n'eut pas désavouée Lucullus.

Ne trouvez-vous pas, ma chère cousine, que bien souvent les plaisirs de la chère valent la peine qu'on s'y arrête avec autant d'insistance que devant ceux de l'esprit ?

Je vous assure que ce soir-là je rentrai chez moi le palais délicieusement chatouillé par des effluves de toutes sortes, ma foi aussi agréables à respirer que n'importe quel arome délicat.

« Paulo majora canamus », aurait dit Virgile.

Mais, pour ma part, j'accorde, parfois, une place aussi prépondérante à « Gargantua et Pantagruel » qu'aux célèbres « Eglogues ». Cela dépend, bien entendu, de ses dispositions d'esprit et, surtout, d'estomac...

Bien vôtre

SERGE FORZANNES

Lettre à ma Cousine

Nièce « Rachel »

Vu le manque de place, je ne puis répondre qu'à une question chaque fois. Pour vos cheveux, employez un shampooing spécial pour rousses. On en vend partout dans le commerce. Vous aurez ainsi une teinte uniforme. Pour assouplir votre chevelure, brossez-la régulièrement et au moins deux fois par jour. Vous ne pouvez pas vous imaginer combien cela aide à maintenir et à acquérir la beauté des cheveux.

Nièce « Minerve » (Istanbul)

Je m'étonne que votre demande n'ait pas reçu une réponse. Je m'occuperai de vous et verrai ce que je puis faire, car je connais la personne en charge du bureau en question. Je vous félicite de votre activité. Votre pays a besoin de jeunes femmes déterminées et courageuses comme vous qui, au lieu de se laisser abattre, réagissent immédiatement lorsqu'un malheur les accable.

Nièce « Rosemary »

Vous trouverez prochainement dans ma rubrique « Féminités » un article que je consacrerai à la question qui vous intéresse. Oui, le papier à lettre sur lequel vous m'avez écrit est très beau et vous pouvez sans crainte l'employer lorsque vous voudrez correspondre avec cet ami lointain auquel vous semblez tellement tenir.

Nièce « C'est lui que j'aime »

Vous ne devez pas vous imaginer que ce jeune homme aime la jeune fille en question seulement parce qu'il va la voir à l'hôpital. Il peut entretenir avec elle une simple camaraderie, et rien de plus. D'ailleurs, s'il vous aime — et tout semble prouver qu'il tient à vous — il ne peut pas s'intéresser également à une autre en même temps. Cessez de vous torturer, soyez plus compréhensive. Vous ne pourrez qu'y gagner.

Nièce « Sex-appeal »

Le terme cité s'applique aux femmes — ou aux hommes — qui attirent et retiennent l'attention de l'autre sexe. On appelait ceci dans le temps « Charme », mais le mot a changé, c'est tout. Le charme est une qualité qui est innée en certaines personnes. Elles peuvent être laides, manquer complètement d'attraits physiques et, cependant, un je ne sais quoi qui se dégage d'elles leur permet d'avoir beaucoup de succès.

Nièce « Journaliste »

Voici trois pensées pour vous : « Les gens qui ne peuvent pas supporter la solitude sont précisément les moins agréables des compagnons » (Albert Guignon). « Qu'est-ce que le souvenir des hommes ? Une heure de travail pour le marbrier » (Alphonse Karr). « Pour se consoler, il faudrait arracher de son cœur le souvenir du bonheur perdu » (Villemain).

TANTE ANNE-MARIE



LA CHAUSSETTE DU SOLDAT

L'initiative de Lady Lampson, instigatrice de l'œuvre de « la chaussette du soldat », a donné des résultats appréciables qui feront, à l'occasion de Noël, la joie des militaires.

Toutes les personnes désirant faire des envois pour l'œuvre pourront les adresser à « The Honorary Treasurer. Lady Lampson's Christmas Stocking Fund, British Embassy — Cairo. » Ci-dessus : un groupe de jeunes femmes, dans la salle des fêtes de l'ambassade britannique, triant les envois destinés à être distribués parmi les soldats à l'occasion de Noël. Ci-contre : la pile des donations augmente tous les jours. Papa Noël sera particulièrement généreux cette année envers nos héroïques soldats.



Parker Street n'était pas une rue prétentieuse. Elle était bordée de deux rangées de constructions grises, entre lesquelles se déroulait un trafic assez intense. Les enfants y jouaient aux billes, le long des gouttières pendant les journées sans pluie, et ils couraient, sautaient, patinaient et s'amusaient bruyamment quel que fût le temps. En somme, une respectable rue ouvrière, située entre deux routes imposantes, reliant Edimbourg aux localités du Sud. Elle avait elle-même une certaine importance, comme l'indiquaient ses belles boutiques bien achalandées.

Dans une telle rue, il était quelque peu étrange de voir un magasin fermé avec la pancarte « A louer » clouée sur la porte. Cela semblait d'autant plus étonnant que cette boutique avait été celle de l'unique boucher du quartier.

Comme le disait Mrs Macaskill : « Ce pauvre Mr Johnson, on a de la peine à voir sa boucherie fermée. C'était un si brave homme, avec un mot aimable pour vous, lorsque vous alliez acheter votre viande, le matin. Il vendait de bons biftecks et pas chers. Pauvre Mr Johnson ! »

Mrs Robbertson et Mrs Macdonald attristées hochèrent la tête : « Pauvre Mr Johnson ! » — « Mais que peut-on y faire ? » dit Mrs Robbertson. « On avait bien du plaisir à se faire servir par Mr Johnson ! Mais après ce que vous savez... La pensée de ce sang, de ce sang sur la chaussée... ! »

Son ton était horrifié, car Mrs Robbertson avait vu la tragédie de Parker Street, cette tragédie qui signala l'existence de la rue au monde extérieur. Elle y pensera avec horreur jusqu'à son dernier jour.

•

C'était un homme silencieux. Lorsqu'il conduisait sa voiturette dans les rues d'Edimbourg, les enfants criaient sur son passage : « L'Ours ! Le Vieil Ours ! » Mais il ne se préoccupait pas de leurs cris. Il aimait les enfants et il était secrètement fier de sa longue barbe grise. Il appréhendait le jour où il pourrait voir une barbe plus belle que la sienne : il priait pour qu'un tel jour n'arrivât pas. Jusque-là les Dieux semblaient avoir agréé la prière de l'humble petit homme. Le surnom s'était propagé. Les grandes personnes imitèrent les enfants et, dans toute la ville, il fut connu sous le sobriquet : « Le Vieil Ours ».

Il avait une bonne réputation partout où il passait. Pendant que les étincelles jaillissaient des lames et des ciseaux, les enfants s'attroupaient toujours autour de lui et, fascinés, ils suivaient attentivement ses faits et gestes. Les ménagères, le sac de provisions au bras, s'arrêtaient, un instant, pour échanger un brin de causette avec lui, car dans ses tournées il colportait toutes sortes de commérages amusants. De la porte de leurs magasins, les commerçants bavardaient avec lui lorsque les clients faisaient défaut. Tous aimaient dire un mot ou adresser un sourire au « Vieil Ours », pendant que l'acier dégageait des étincelles et que les couteaux et les ciseaux redevenaient utilisables.

Ces gens étaient ses seuls amis, car il vivait seul dans une petite maison, près de l'étable de son poney. Il avait là deux chambres agréables, un fauteuil profond près de la cheminée, une petite série de pipes et la plus merveilleuse collection de contes d'action qu'on ait jamais vue. Il passait ses après-midi entraîné par des événements mouvementés dans l'Arizona et le South Dakota. Là, après le thé, il vivait dans une atmosphère de balles sifflantes et de cowboys galopants, de bandits sans scrupules et de shériffs tortueux, de saloons bondés et d'églises désertées.

Chaque nuit à dix heures trente, il rentrait en Ecosse, non sans difficultés, remontait sa montre et allait se coucher. Le matin, il se levait à sept heures, s'occupait de son poney, prenait son petit déjeuner et commençait aussitôt sa journée de travail.

C'était dix heures, par une belle matinée de juin à Parker Street. Le « Vieil Ours » aiguisait les couteaux, hachettes et autres instruments appartenant à Mr Johnson, le boucher, tout en conversant joyeusement avec lui. Le boucher rangeait sa marchandise sur le marbre de son étalage. C'étaient deux âmes sœurs. Ils aimaient faire causette ensemble dans les rares occasions où ils se rencontraient. Mr Johnson appelé ailleurs pour certaines affaires dut sortir. Il laissa le « Vieil Ours » seul, à méditer sur son travail.

Le brave homme maniait habilement le large couteau qu'il tenait sur sa pierre tournante et ses yeux le suivaient attentivement, à mesure qu'il devenait de plus en plus tranchant. Pour lui, donner un magnifique tranchant à la lame était un délice sans égal. Et c'est un couteau de boucher ! Il était fier de penser qu'en quelque sorte il perfectionnait l'instrument. Jamais il ne lui vint à l'esprit que les lames qu'il aiguisait avec ce soin minutieux perdraient par la suite leur tranchant. Ses pensées étaient toujours concentrées sur le résultat immédiat de son travail. Pendant qu'il pédalait, il sentait presque la viande rouge tomber aisément des deux côtés de la belle lame. La pensée de cette division sans effort était pour lui un plaisir sensuel. Tous les couteaux de son domicile étaient du plus beau tranchant, et, pour lui, le fait d'utiliser ses couteaux à couper pain, viande et fromage lui procurait un plaisir égal à celui de manger ces aliments.

Jamais il n'exécutait son travail à la hâte. Au contraire, il aiguisait chaque instrument avec une remarquable minutie et beaucoup de conscience, comme il le faisait maintenant, en face de la boucherie de Mr Johnson, à Parker Street. Un moment, il s'arrêta pour sourire à la charmante Meg Kinloch qui passait près de lui. Elle allait au marché acheter des pommes de terre. « Je vous verrai tout à l'heure », lui dit-elle.

Il lui répondit par un signe amical. Une brave petite, Meg. Il l'avait connue quand elle portait encore l'uniforme de l'école. Elle a toujours été une jolie fille et bonne avec ça ; à présent, elle demeurait à la maison pour s'occuper de son père et de sa mère invalide. Elle n'avait plus d'argent pour ses frais personnels et pour ses toilettes. Oh ! d'ailleurs, elle n'avait vraiment pas besoin de nouveaux vêtements pour être belle. Oui, c'est une brave petite, Meg Kinloch, et elle a toujours un mot aimable pour le « Vieil Ours ».

Il examina la lame du couteau d'un œil critique, en fut satisfait et prit un autre. Il admira la beauté de l'acier tranchant et celle de sa surface miroitante. Il lui vint à l'esprit qu'il était peut-être le seul à apprécier une fine lame et cette idée l'assombrit.

Les hommes ne pensaient plus à ces beaux tranchants ; leur sécurité n'en dépendait pas. Il se souvint avec émotion des histoires de son vieux maître d'école, sur les chevaliers des siècles révolus — des épées aux noms épiques telle l'Excalibur, l'épée du roi Arthur qu'il sortit du lac. Il se souvint d'un film, vu récemment, où il s'agissait de mousquetaires, comme on les appelait. A plusieurs reprises, des épées brillantes avaient été dégagées de leur fourreau sous ses yeux extasiés.

Il se dit qu'il aimerait, lui aussi, une fois, tenir une arme aussi splendide dans la main. Mais, de nos jours, les hommes n'employaient que balles, bombes ou, ce qui est pire encore, gaz asphyxiants. Ces engins de mort, au lieu de tuer sur-le-champ, comme l'épée, provoquent une longue et vilaine agonie.

Il aurait aimé vivre quelques siècles plus tôt. Tout compte fait, l'époque de Marie, reine d'Ecosse, lui aurait convenu. Il posa le couteau et commença à travailler la hachette de Mr Johnson. Oui, la vie d'alors, avec ses multiples aventures et ses armes tranchantes brillant au combat, lui aurait plu. Il imagina, tout excité, la sensation qu'il éprouverait à employer une épée. Ses pensées se portèrent vers la reine Elisabeth. Il aurait voulu la passer, elle, par l'épée. Il ne pouvait admettre qu'une femme traite un membre de sa propre famille comme elle avait traité Marie.

Pauvre Marie ! On a dit qu'elle fut brave au moment de son exécution, malgré la maladresse du bourreau. Un coup aurait suffi si le « Vieil Ours » avait aiguisé la hache. Il imagina la fine lame descendant sur son cou. Cela doit être terrible d'avoir la tête tranchée. Il sentit presque la hache pénétrant dans la chair blanche. Une phrase d'« Annie Laurie » lui vint à l'esprit : « Son cou ressemblait à un cygne ». Que de fois n'a-t-il pas chanté ces mots à Jane Murray, la belle et riante amie de sa jeunesse ! « Comme elle était potelée ! » pensa-t-il avec tendresse, les traits de son visage encore gravés dans sa mémoire.

Il ne lui arrivait pas souvent de penser au présent ou au passé, le vieil homme. En général, il était trop pris par son travail ou par des rêves fantastiques. Maintenant, la pensée de Jane s'imposa tellement à son esprit qu'il en vint à oublier sa hachette. Oh ! les beaux jours passés ensemble et dont aucun ne reviendrait jamais ! Une bonne, bonne fille ! Ses lèvres fredonnèrent la vieille chanson : « Son cou ressemblait à un cygne ». Que de fois il a embrassé sa gorge chaude et adorable ! Marie Stuart a, peut-être, eu une gorge comme celle de sa Jane. Il frissonna en pensant à la hache qui descendait...

Il eut la sensation de manier l'instrument. Il était horrifié et ressentait une émotion toute sensuelle. Quelle chose curieuse de couper ainsi la tête de quelqu'un ! Il regarda le tranchant de la hache. C'était, on ne peut mieux, aiguisé.

— Hallo, « Vieil Ours » ! dit une voix gaie tout près de lui. Seriez-vous un étranger ?

C'était Meg Kinloch qui rentrait chez elle.

— Aïe ! lui répondit-il en souriant. Vous êtes plus potelée que jamais, petite.

Elle éclata de rire et rejeta sa tête en arrière, heureuse de sa plaisanterie. Sa gorge, brunie par le soleil, semblait très douce — une colonne de chair vivante, ferme et adorable. La vision de la hache traversa vivement l'esprit du vieil homme. La hachette du boucher était entre ses mains...

•

Elle n'était plus si agréable à voir sur la chaussée, la jolie Meg, avec ses cheveux noirs dans la boue et la poitrine couverte de sang. Le « Vieil Ours » n'avait plus envie de regarder ce qui fut son joli cou.

Il attendit l'arrivée de la police. Tout cela s'était passé si rapidement ! Son cerveau complètement bouleversé refusait de comprendre. Il ne fut pas plus renseigné lorsque, deux mois plus tard, on le pendit.

Parker Street n'achètera plus rien à Mr Johnson. N'est-ce pas *sa* hachette que le « Vieil Ours » utilisa ? Mrs Robbertson, qui a vu le sang, répétait souvent : « Je ne peux plus rien prendre à la boucherie. La pensée de la viande venant de cet endroit me fait frémir. Pauvre Mr Johnson ! Cela me fait de la peine pour lui. C'est un brave homme et si obligeant. » Et, regardant la boutique vide parmi tant de magasins prospères, elle répéta : « Pauvre Mr Johnson ! »

Mrs Macaskill et Mrs Macdonald hochèrent la tête en signe d'assentiment.

« IN THE REAR OF THE ENEMY »

(Aux arrières de l'ennemi)

Nous apprenons que l'on va présenter bientôt sur nos écrans une superproduction des Studios de la Jeunesse Soviétique de Moscou, « In the rear of the enemy » (Aux arrières de l'ennemi), dont le principal protagoniste, N. Knitchkov, a obtenu pour sa magnifique interprétation le Prix Staline.

Naturellement, le scénario de « In the rear of the enemy » est tiré d'un des innombrables épisodes dramatiques du conflit formidable dont la terre russe est actuellement le théâtre. C'est une tragédie puissante qui montre aux prises le soldat russe et l'agresseur nazi.







ADMINISTRATION DES PRISONS

ADJUDICATION

Des offres seront reçues jusqu'au 26 Décembre 1942, à 10 h. a.m. pour la fourniture de Graisse Hydrogénique pour la fabrication de savon. Le cahier des charges peut être obtenu auprès de l'Administration au prix de 150 m/ms.

(9994)

Cinéma METROPOLE
Rue Fouad 1er — Tél. 58391 — R.C. 7374

DU MARDI 15 AU LUNDI 21 DECEMBRE

PARAMOUNT PICTURES

présente

La célèbre Comédie-Musicale d'Irving Berlin que Broadway a applaudie pendant deux ans !

BOB HOPE ✶ VERA ZORINA

ainsi que les 100 plus jolies girls de la Louisiane

dans

"LOUISIANA PURCHASE"

EN TECHNICOLOR

Un tourbillon de musique, de chansons, de danses et de rires !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
No. 84

4 SEANCES PAR JOUR 4
10 h 30 a.m., 3 h 15, 6 h 30
9 h 30 p.m.

in TECHNICOLOR



Cinéma DIANA
Rue Elfi Bey — Tél. 47067-68-69 — R.C. 7374

ACTUELLEMENT WARNER BROS. présente

Une réalisation poignante superbement interprêtée

Bette DAVIS ✶ **Olivia de HAVILLAND** ✶ **George BRENT** ✶ **Dennis MORGAN**

dans

"IN THIS OUR LIFE"

La haine intense de deux sœurs rivales et ennemies !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
No. 84

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Lundi, Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits

Durant les Fêtes de Courban Baïram
4 séances par jour 4



Cinéma ROYAL
Rue Ibrahim Pacha — Tél. 45675-59195 — R.C. 5815

ACTUELLEMENT UNITED ARTISTS présente

Le plus grand roman d'aventure du jour

Gene TIERNEY ✶ **Bruce CABOT** ✶ **George SANDERS** ✶ **Sir Cedric HARDWICKE**

dans

" SUNDOWN "

Une superbe réalisation romantique avec tout le mystère attirant de l'Orient !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
No. 84

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.

Durant les Fêtes de Courban Baïram
4 séances par jour 4